

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-TROISIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1897



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-relieurs, 421 rue Saint-Paul

1897

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 30 septembre 1897.

L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE ⁽¹⁾

VIE DU P. NEMPON

(Suite et fin.)

CHAPITRE XXIV

LES DERNIERES COURSES APOSTOLIQUES

Un village de charpentiers nomades. — Les bons et les mauvais chrétiens. — Le diable au Tonkin. — “ Dieu éprouve ceux qu’il aime. ” — Le nouvel an au Tonkin. — Prudence et courage. — Le P. Nempon met en fuite un mandarin. — Dévouement aux catéchistes. — L’église de Phu-da. — Le rendez-vous du fils et de la mère. — Départ de Nam-xang. — Le P. Nempon accompagne Mgr Gendreau à Nam-dinh. — Projets de mission dans l’Annam. — La paroisse de Kim-bang. — Derniers souvenirs du fils à sa mère. — Epanchement filial.

Le P. Nempon resta donc à Nam-xang. Il se promettait chaque jour d’être “ sage, ” selon le conseil du P. Bareille ; mais, en fait, il ne contenait l’ardeur de son zèle que lorsque son corps trop débile se refusait à suivre l’élan de son âme impétueuse. “ Depuis deux jours je suis à Cao-da, chrétienté de 300 âmes, écrit-il le 1er mars. On y fait de bonne “ besogne, mais il faut aller vite, car tous ces braves gens,

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 51, p. 550, octobre 1893 ; No 52, p. 587, février 1894 ; No 53, p. 707, juin 1894 ; No 54, p. 799, octobre 1894 ; No 55, p. 13, février 1895 ; No 56, p. 99, juin 1895 ; No 57, p. 195, octobre 1895 ; No 58, p. 201, février 1896 ; No 59, p. 387, juin 1896 ; No 60, p. 493, octobre 1896 ; No 61, p. 599, février 1897 ; No 62, p. 685, juin 1897.

“ menuisiers et charpentiers de naissance, cherchent leur vie, courant le monde. Le nouvel an les a ramenés chez eux, et bientôt, après avoir consacré le temps nécessaire à la vie de famille et au service de Dieu, ils reprendront leur vol pour ne laisser au village que les vieillards, les femmes et les enfants ”

Il célèbre à Cong-xa les offices de la semaine sainte et les fêtes de Pâques, ranimant sa charité par le souvenir des souffrances de la Passion et des gloires de la Résurrection, puis, reprend sa course avec un zèle d'autant plus ardent que son peuple est éprouvé par une famine, non moins terrible que la première. “ Déjà beaucoup de gens sont ruinés, écrit-il ; l'argent a disparu du pays, et ceux qui possédaient quelques champs ont dû les vendre pour se procurer de quoi vivre ; plusieurs même sont morts de faim. ”

Ces pieux excès l'épuisent à son tour, et, sur l'ordre de Mgr Puginier, il se voit forcé de “ prendre des vacances et d'aller se reposer à Hanoï, ce dont je suis honteux, ” observe-t-il humblement.

Le 10 juillet, il rentre à Nam-xang, “ lieux où l'on ne se repose plus, ” et fait l'administration de Hung-cong. “ C'est une chrétienté charmante, toute belle de sa première jeunesse. Il n'y a que six mois qu'elle fut fondée par Mgr Puginier qui célébra dans son humble chapelle l'anniversaire de sa consécration épiscopale. Je n'ai que des actions de grâces à rendre au bon Dieu pour les consolations que ces nouveaux chrétiens m'ont fait goûter par leur foi, leur ferveur et leurs vertus. Plaise à Dieu que tous les chrétiens leur ressemblent ! ” Il ne veut pourtant pas médire de ses chers Tonkinois : “ Il en est sans doute qui ne sont pas aussi fervents qu'il le faudrait, reprend-il aussitôt, mais c'est qu'ils ne sont pas aussi instruits ; ” et s'accusant lui-même : “ Ah ! si j'étais un saint, je pourrais leur infuser un peu plus d'amour de Dieu, mais, hélas ! je ne suis pas un saint. ”

Le P. Nempon passe ensuite à Boa-da-xa, puis à Tu-thanh, cette chrétienté fécondée par le sang des confesseurs de la foi dont nous avons raconté les souffrances. Au commencement d'octobre, il administre Khoang-vi-thuong, " une " vieille connaissance, " remarque-t-il, et plusieurs autres chrétientés, développant son activité dans la mesure même du travail qui grandit toujours : " On fait ici des nouveaux " chrétiens en masse, écrit-il. Pour ma part, depuis le mois " de juillet, j'en ai baptisé 42 à Mac-Thuong, 20 à Vi-ha, 15 " à Dong-chuoc, 34 à Tu-thang, 43 à Hung-cong, 50 à Boa- " da-xa : chiffre assez rond, comme vous pourrez vous en " convaincre en faisant l'addition. L'œuvre de la propagation " de la Foi marche bien, et je vous assure que nous portons " de fameux coups au diable dont les affaires périlient. " Tant pis pour lui ! Priez, chère mère, pour que je " combatte généreusement le bon combat de Dieu, pour que " l'heure de la victoire ne se fasse pas trop attendre, pour " qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur, " en un mot pour que la Croix triomphe de l'Enfer. C'est " dans l'espérance de hâter cette victoire que tant de mis- " sionnaires ont dit adieu à leur mère ; c'est dans ce but que " moi aussi, moi qui n'y ferai rien, hélas ! j'ai laissé ma " pauvre mère toute seule à 4,000 lieues. Courage, chère " maman, soyez toujours la femme forte, et demandez à " Dieu que je sois un prêtre bon et zélé, afin que je meure " plutôt que de jamais faillir dans cette guerre à outrance " contre le démon et ses satellites. " — " Maudit diable ! " reprend-il ; puis se ravisant : " Après tout il fait son métier ; " à nous de faire le nôtre, qui est de le terrasser et de le " chasser dans son enfer : " *In infernum detrude.* "

Un jour pourtant, le démon servit les intérêts des chrétiens. " Il court des bruits très extraordinaires à Nam-dinh, " écrit le P. Nempon, le 6 novembre 1888. Les hommes, " paraît-il, se réveillent le matin, la tête rasée. Il en est " de même des porcs, des buffles et des bœufs. Pour ma

“ part j’ai vu, de mes yeux vu, les poules se couper les ailes. Les païens sont dans la terreur : pétards, tambours, tam-tams, font un charivari formidable pour chasser le “ *ma* ” (démon) ; et le “ *ma* ” ne s’en va pas, et les poules continuent de se couper les ailes. Quelle curieuse affaire ! Les chrétiens qui n’ont guère peur du “ *ma* ” en font leur profit, sans mieux s’expliquer la chose. ”

La nouvelle de la mort du P. Idatte, que le P. Nempon avait demandé à rejoindre au Laos, lui fut une occasion de se refaire dans ses pensées de foi et ses résolutions de sacrifice : “ Demandez bien à Dieu que je sois toujours prêt à faire sa sainte volonté, écrit-il à sa mère, de la faire partout et toujours. ” — “ Oui, Seigneur, s’écrie-t-il, soyez béni dans la paix, comme dans la tribulation, quand votre main nous éprouve, aussi bien que lorsqu’elle nous récompense ! ”

Ces sentiments de résignation et ses désirs de perfection deviennent plus vifs, au lendemain de la retraite du mois de janvier 1888. “ Je reviens de la retraite. En suis-je meilleur ? Dieu le sait. Quant à moi, je me vois toujours le même, ni meilleur, ni pire. ” — “ Pendant ces huit jours, ” poursuit-il revenant à l’objet éternel de ses réflexions, “ j’ai bien pensé à moi (c’était mon devoir), mais surtout j’ai bien pensé à vous, bonne mère (n’était-ce pas mon devoir aussi ?), et j’ai béni Dieu de m’avoir donné une mère telle que vous. La conclusion de toutes ces pensées, voyez-vous, c’est que tout est bien, quand la volonté de Dieu s’accomplit en nous, car la Providence du bon Dieu arrange toutes choses pour le mieux. Nous autres, pauvres humains, nous jugeons des choses qui nous arrivent à la lueur de notre intelligence ; c’est à la lumière du flambeau radieux de la foi qu’il nous faudrait tout voir. C’est à ce flambeau que j’ai considéré ma vie, et j’en suis revenu à ce que vous m’avez si souvent répété vous-même : “ Tout ce que Dieu fait, est bien fait, surtout quand il nous éprouve. ”

A ces actes de résignation qui reviennent plus nombreux sous sa plume et dans son cœur, on croirait que le pieux missionnaire pressent que désormais son ministère s'exercera par les mérites de la souffrance plutôt que dans les travaux de l'apostolat. " Soyons vraiment des prêtres de Jésus-Christ, écrit-il à l'un de ses frères dans le sacerdoce, " c'est-à-dire des hommes qui n'ont pas peur de la croix, " qui la reçoivent avec amour quand elle se présente et qui " la désirent quand elle vient à leur manquer. Plus j'avance, " voyez-vous, et plus je comprends ce mot : *In cruce vita*. " Oui, la croix c'est la vie, la vie féconde en œuvres de " salut, et pour soi, et pour les autres. "

Au retour de la retraite, le P. Nempon avait trouvé à Phu-da quelques jours de relâche. C'était le *Tét*, c'est-à-dire la nouvelle année des Anamites, et, " au *Tét*, tout personne doit subir une foule de visites, ce qui le force à rester chez lui. Au Tonkin, les fêtes du nouvel an sont " autrement sérieuses qu'en France. Défense absolue de " travailler pendant trois jours. Les plus pauvres ont prélevé sur leurs économies de quoi prendre leur humble part " des réjouissances publiques. Que voulez-vous ? C'est le " *Tét*, et le *Tét* n'arrive qu'une fois l'an. Nos chrétiens ont " oublié tous les reproches que nous leur avons adressés " dans le passé, et, comme de vrais enfants, ils viennent " souhaiter la nouvelle année à leur Père. Mes catéchistes " m'ont récité un beau compliment et m'ont offert quatre " belles images que je vous enverrais, si je ne craignais de " leur faire trop de peine. Les visites se succèdent et les " cadeaux pleuvent pendant ces trois jours... oies, poules, " oranges, bananes, etc., etc... Les pétards éclatent de tous " côtés, au point que hier j'en étais assourdi. Que ne pouvez-vous vous transporter ici, vous verriez combien nos " chrétiens aiment leurs missionnaires ! "

Malgré le repos de la retraite et du nouvel an, le P. Nempon n'était pas encore à même d'exercer son ministère.

Il dût subir de nouvelles vacances, qu'il passa, cette fois, auprès de ses confrères de Son-tay. " Le pays est joli, écrit-il ; son aspect est tout autre que celui de Nam-xang. Ici, ce ne sont que rizières, encore des rizières, et toujours des rizières ; là, ce sont de grandes plaines, des montagnes et des plateaux : c'est pourquoi nous appelons Son-tay et les paroisses du Nord " la Suisse du Tonkin. " A part les brigands et les pirates, ce pays ne serait pas sans charmes pour nos touristes d'Europe. "

Dès son retour, l'impatient missionnaire reprend son ministère dans la grande île. " Je suis un peu comme le Juif-errant, tantôt ici, tantôt là, sans jamais trouver d'endroit où je puisse enfin m'établir. A Nam-xang, voyez-vous, on est vraiment apôtre, au point que j'imagine parfois que saint Paul ne devait guère voyager plus que moi. "

Il modère toutefois son activité d'après les lois de la prudence, évitant les écarts d'un zèle intempestif. " Se modérer, attendre l'heure de Dieu en supportant patiemment mille contradictions, est parfois bien pénible à la nature, " remarquait Mgr Pugnier, appréciant la situation des missionnaires à Nam-xang ; " et cependant, nous devons rester calmes, prudents, réservés et savoir même, sans nous plaindre, sacrifier ce qu'il n'est pas possible d'obtenir, afin de ne pas compromettre la situation par un zèle impatient (1). "

La nature ardente du P. Nempon souffrait de devoir ainsi se contenir ; mais cette réserve s'imposait au succès de son ministère, et, dès lors, son principal effort fut dirigé dans ce sens. " Demandez pour moi les sept dons du Saint-Esprit, écrit-il à un ami, mais plus spécialement la prudence et la force ; " et il s'appliquait à régler sa conduite

(1) Compte-rendu manuscrit de Mgr Pugnier après la tournée pastorale de 1888.

sur celle du P. Ramond, auquel il en référait avec une filiale confiance et une touchante modestie.

Cette humble réserve n'empêchait pas le missionnaire de faire preuve d'une indomptable énergie quand il était question des intérêts de Dieu et des âmes. Lui, d'ordinaire si prévenant et si doux, devenait alors entreprenant et même audacieux. Un jour il trouva étendue sur la route de Vu-dien une pauvre femme, que les soldats des mandarins avaient brutalement frappée. Emu de compassion, il prodigue à la malheureuse les soins que réclamait son état, et envoie son catéchiste demander au mandarin, ou de l'autoriser à transporter cette femme chez elle, ou, tout au moins de se hâter, s'il juge nécessaire de dresser le procès-verbal avant d'accorder cette permission. Pour toute réponse, le mandarin fait lier le catéchiste à une colonne.

Le missionnaire attendait le retour de son catéchiste, lorsque, vers le soir, il apprit la conduite qu'on avait tenue à son égard. Aussitôt il se met en route, pour réclamer des explications sur cette affaire. Trois chrétiens l'accompagnaient. Le mandarin s'effraie, se jette dans une barque et gagne la ville de Hung-yen. Le lendemain il envoyait une plainte au résident supérieur de la province, accusant le P. Nempon d'être venu l'assiéger jusque dans sa maison avec 300 hommes armés de lances. Il ne fut pas difficile au missionnaire de démontrer la fausseté de cette accusation. La fourberie du mandarin fut même tellement évidente qu'on le destitua, moins pour avoir persécuté les chrétiens, que pour s'être compromis à la fois par son hypocrisie et sa lâcheté.

Le P. Nempon se montrait encore plus soucieux des intérêts spirituels de ses chrétiens ; et surtout, il était plein d'attention et de délicatesse pour ses catéchistes, les humbles collaborateurs de son ministère apostolique. Il les reprenait, les instruisait, les préparant ainsi de toutes façons à recueillir les fruits de bénédiction que la grâce produisait.

chaque jour plus abondants sur la terre de Nam-xang. “ Les catéchumènes ne se comptent plus, écrit-il ; ce qui se compte, hélas ! ce sont les catéchistes. On en demande à Monseigneur, et Monseigneur n’en a plus. La moisson est mûre, et les ouvriers manquent. Priez Dieu qu’il nous en envoie, car la moisson pourrait sécher sur place et ne pas entrer dans les greniers du Père de famille. ”

Aussi l’émotion du P. Nempon fut-elle grande, lorsqu’à la fin d’une journée de labeur, il reçut la visite d’un de ses plus fidèles catéchistes qui venait lui annoncer son départ de la Maison de Dieu. Le missionnaire s’inquiète, et, dans son humilité, se demande s’il n’est pour rien dans la résolution de ce catéchiste. A l’exemple du bon Pasteur, qui ne recule devant aucune démarche pour ramener au bercail la brebis qui s’égare, il court à Késo demander conseil à Mgr Pugnier et le prier d’intervenir pour conserver à la mission de Nam-xang le catéchiste qui menace de faire défection. Le vicaire apostolique rassura son missionnaire et calma ses inquiétudes ; mais il ne crut pas devoir user de son autorité pour retenir un catéchiste que Dieu ne retenait peut-être pas.

Moins au courant des mystères de la vocation, le P. Nempon s’étonna de cette réserve : “ Sa Grandeur ne me semble pas assez tenir à ses hommes, dit-il avec tristesse ! ” — “ Il y tient plus que vous, observa le confrère auquel il confiait sa peine : il souffre autant que vous de voir partir ce catéchiste, mais de pareils mécomptes ne le troublent pas, car il s’y attend tous les jours. Bénissons Dieu que notre vicaire apostolique fasse preuve d’autant de sagesse en ces circonstances. ” — “ Oh oui ! répartit le jeune missionnaire, oh oui ! Monseigneur a raison, mais que voulez-vous ? J’étais si émotionné, j’avais fourni avec tant de confiance cette longue marche de six heures que je ne comprenais pas que ma course pût être inutile ou que d’autres fussent moins émus que moi ? ” Illusion d’autant

plus pardonnable qu'elle révèle une âme plus généreuse et une conscience plus délicate !

Dieu ménageait à son fidèle serviteur la consolation la plus chère au cœur d'un apôtre, celle de voir ses travaux produire des fruits de salut. " Nam-xang est toujours le " privilégié du bon Dieu, remarque-t-il. La moisson est " chaque jour plus abondante : du mois de juillet 1888 jus- " qu'aujourd'hui, 19 mars 1889, nous avons enregistré " 1,900 baptêmes d'adultes. "

Au mois d'avril, le charme d'un doux repos au pied du Tabernacle vint s'ajouter aux satisfactions occasionnées par le succès de son ministère : " Nous avons célébré les offices " de la semaine sainte à Phu-da, et nous y sommes encore. " Par une faveur toute spéciale, nous avons le droit de " conserver le très saint Sacrement. C'est un privilège que " vous n'appréciez peut-être pas assez à Dunkerque, mais " que nous envieront beaucoup de nos confrères des Missions. " Nous avons obtenu cette permission parce que notre église " est complètement fermée, chose rare au Tonkin : il n'y a " dans toute la Mission que cinq ou six églises qui satisfas- " sent à cette première condition. La seconde condition, plus " facile à remplir, est la présence du prêtre qui se constitue le " garde-corps de Jésus-Christ. Il ne faudrait pourtant pas " croire que l'église de Phu-da soit un monument. Couverte " de tuiles, elle repose sur six rangées de colonnes en bois " de fer. La façade et le fond du chœur sont en briques ; " mais les autres parties sont fermées par des cloisons en " bois. C'est de beaucoup la plus belle église de Nam-xang. " Elle coûtera de 6,000 à 10,000 francs ? Imaginez-vous en " France des églises monumentales à pareil prix ? "

Dans cette délicieuse retraite, le P. Nempon songe aux âmes, au Tonkin, à la France. " Le bon Dieu a béni cette " année encore les travaux de nos missionnaires du Tonkin, " et la divine bergerie a vu s'accroître de quatre mille le " nombre de ses brebis. C'est un résultat qui doit causer pas

“ mal de dépit au diable. Mauvais diable ! Longtemps encore
“ pourtant, il faudra combattre et souffrir avant de l'avoir
“ chassé de ses 200,000 pagodes du Tonkin. Pourvu qu'il ne
“ passe pas en France ! Car hélas ! l'Enfer semble vouloir
“ regagner en Occident ce qu'il perd en Orient. ” — “ Le mou-
“ vement ascendant des conversions, ” écrivait Mgr Puginier
à cette même époque, “ prouve l'action évidente de la grâce
“ en des cœurs qui paraissaient bien éloignés du christia-
“ nisme (1). ” En effet, dans le cours de cette dernière année
(juin 1888 — juin 1889), 6,797 adultes et 30,057 enfants
avaient été baptisés au Tonkin occidental. Belle moisson, la
dernière, hélas ! à laquelle notre missionnaire dût prendre
part.

Le mot “ France ” ramène tout naturellement le P. Nem-
pon à la pensée de sa mère, l'objet de ses constantes préoc-
cupations. “ On m'a répété souvent que l'on ne pouvait com-
“ prendre l'abîme d'amour que renferme le cœur d'une mère.
“ Il me semble pourtant que je le comprends un peu, moi qui
“ souffre tant d'être loin de ma mère. Dieu sait si je pense à
“ vous ! Plus nos corps sont éloignés, plus nos âmes sont
“ proches. Mes yeux ne vous voient pas, mais mon âme
“ entend la vôtre : cela me fortifie et me console. ” C'est en
Dieu seul, on s'en souvient, que le pieux enfant a donné
rendez-vous à sa mère. Il n'a garde de manquer à sa pro-
messe. “ Oui désormais je pourrai venir penser à vous de
“ temps en temps auprès de Jésus-Eucharistie ! Quel bon-
“ heur que celui-là ! Je m'imaginerai vous voir prosternée
“ auprès du Dieu de nos cœurs dans la chapelle du Saint-
“ Sacrement de l'église Saint-Eloi. Nous ne serons plus
“ l'un près de l'autre, comme autrefois ; mais ce Dieu d'amour
“ est le même à Dunkerque et à Phu-da. Vous l'adorerez à
“ Dunkerque et je l'adorerai à Phu-da : à Dunkerque, vous
“ lui parlerez de votre Louis ; à Phu-da, je lui parlerai de
“ ma mère, et ainsi il sera notre divin intermédiaire. ”

(1) Compte-rendu des travaux de l'année 1889.

L'heureux missionnaire ne devait pas jouir longtemps de sa " nouvelle cathédrale, " car à la fin de ce même mois d'avril, il était désigné pour accompagner Mgr Gendreau dans la province de Nam-dinh.

La nouvelle du départ du P. Nempon se répandit aussitôt par toutes les chrétientés du district. Depuis deux ans, il était comme l'ange de la paroisse, tout rayonnant de piété, d'ardeur et de jeunesse. Que de consolations, d'encouragements, de conseils étaient tombés de son cœur et de ses lèvres sur ces chers Annamites dont la reconnaissance avait fait écho à son ardente charité ! Aussi son départ rappela-t-il celui de saint Paul quittant les Ephésiens . " Il pria avec " eux, et tous se mirent à fondre en larmes... à la pensée " surtout qu'ils ne verraient plus son visage (1)." Une foule nombreuse l'accompagna jusqu'à la barque qui devait l'emmener. " On retenait ma barque au rivage, raconte-t-il simplement, et j'ai dû me fâcher pour faire lâcher prise aux cent " mains qui m'empêchaient de partir. Que de pleurs ils " versaient ! "

Le P. Nempon rejoignit Sa Grandeur à Késo. " J'ai provisoirement changé de position, écrit-il, je suis secrétaire " d'évêque. Excusez. Je roule de fête en fête, et, naturellement, je partage les honneurs que l'on prodigue à Monseigneur. Ce sont des fêtes, mais des fêtes très fatigantes, " car ces tournées pastorales sont de vraies missions que " nous prêchons dans les paroisses que nous visitons. Quand " le son du tambour a cessé d'assourdir nos oreilles, il nous " faut les ouvrir à nouveau pour entendre les confessions. Ils " sont nombreux ceux qui profitent de l'occasion que leur " offre la Providence de mettre leur conscience en règle. "

Une circonstance redoublait l'ardeur du missionnaire. Cette province de Nam-dinh avait été arrosée par le sang des martyrs, et de cette divine semence était sortie

(1) *Actes des Apôtres*, ch. xx, v. 36-38.

la génération des chrétiens qu'il évangélisait aujourd'hui :
“ Les paroisses que nous visitons sont par excellence celles
“ des martyrs, rapporte-t-il. Il y en a 30 à Ké-vinh, dont
“ la cause est instroduite, 50 à Ké-daï, d'où je vous écris,
“ 100 à Ké-bang, et 50 à Ké-trinh. Cette tournéé pastorale
“ est donc particulièrement intéressante pour moi, puis-
“ qu'elle me donne l'occasion de voir les fils et les frères de
“ tant de martyrs.” C'était une récompense que Dieu, dès
cette terre, voulait donner à ses travaux ; car, au témoi-
gnage de Mgr Puginier lui-même, “ cette tournéé pastorale
“ eut d'excellents résultats et contribua puissamment à
“ ramener la foi dans les cœurs (1). ”

Le P. Nempon, rendant compte à sa mère de sa nouvelle situation de grand vicaire, lui disait gaiement : “ Les hon-
“ neurs engraisent. ” Mais, en réalité, la fatigue et les cha-
leurs l'avaient épuisé, et, une fois encore, il fut contraint de
se reposer. Il hésite à écrire à sa mère. Son silence au sujet
de ses travaux apostoliques lui révélera qu'il n'est plus “ en
mission, ” en d'autres termes, qu'il est malade. Un silence
absolu serait peut-être plus mal interprété. Il se décide
donc à écrire. “ La paresse a été plus forte que moi, ” dit-il ;
puis, songeant que sa mère le connaît trop pour s'arrêter à
une pareille excuse, il s'en prend à la température : “ La
“ chaleur est toujours accablante ; le thermomètre monte
“ jusqu'à 41 degrés. Les Annamites eux-mêmes conviennent
“ n'avoir pas eu depuis longtemps un été aussi brûlant. On
“ soupire après un orage qui rafraîchisse la terre ; l'orage
“ est toujours sur le point d'éclater, mais il passe. Rien n'est
“ pénible comme ces orages manqués ! ”

Par le même courrier le P. Nempon envoyait son portrait.
“ Ce sera une consolation, ” pensait-il. Il ne se doutait pas
que cette photographie, trop fidèle, hélas ! jetterait l'alarme
au cœur de celle qu'il voulait tromper par ses réticences et

(1) Compte-rendu de l'année 1888. *Mission du Tonkin occidental.*
Rapport de Mgr Puginier.

sa gaieté. Ses yeux caves, sa figure défaite, ses traits vieillis, révélaient l'état d'épuisement auquel le jeune missionnaire était déjà réduit (1).

Cependant, pour mieux illusionner sa mère et ne pas l'inquiéter par son silence sur ses travaux de missionnaire, le jeune apôtre raconte d'avance la tournée qu'il espère poursuivre avec Mgr Gendreau : " Je crois, dit-il, que j'accompagnerai bientôt Sa Grandeur dans une autre visite pastorale. Ce sera loin, très loin. Je quitterai le Tonkin proprement dit, pour pénétrer dans l'Annam et visiter la province de Thanh-hoa. Le Thanh-hoa est un pays magnifique qui ne ressemble en rien au Delta tonkinois où j'ai vécu jusqu'ici. On y trouve des paroisses perdues dans les montagnes et d'autres situées sur le bord de la mer : Cua-bang, par exemple, où aborda saint François-Xavier, s'il faut en croire les traditions du pays. J'irai rêver sur la plage, comme autrefois à Dunkerque. Je songerai que plus loin, bien loin, par delà les flots bleus de la mer agitée, j'ai une bonne mère qui songe à moi, qui prie pour moi ! . . Hélas ! la mer est trop large pour que vous puissiez entendre le baiser que je vous enverrai, mais qu'importe, puisque vous êtes sûre que je vous aime. "

Hélas ! ces espérances n'étaient qu'un rêve et le P. Nempon ne devait jamais voir ces plages bénies où son imagination et son cœur le transportaient par avance. Mgr Puginier, inquiet sur la santé de son missionnaire, l'envoya dans la paroisse de Kim-bang, réputée plus saine. Le P. Nempon accepta avec d'autant plus de reconnaissance que Kim-bang faisait partie du district de Nam-xang, et avait été jadis administrée par Théophile Vénard, comme sa première paroisse de But-dong.

(1) Un autre missionnaire, dans une situation identique, se tirait d'embarras par cette spirituelle réflexion : " Mes joues, il est vrai, ont perdu leur rubiconde couleur, mais rien d'étonnant ; à force de manger le riz annamite, j'ai fini par en prendre la teinte. " (*Félicité Marie*, par l'abbé Ernest DAMBRINE).

Malheureusement les pluies qui survinrent empêchèrent l'action bienfaisante que la température, le climat, la beauté du pays auraient pu exercer sur le jeune malade. " Ma paroisse est absolument couverte d'eau, écrit-il le 1er avril ; chaque village est comme une petite île perdue dans la mer. Je ne puis sortir de chez moi qu'au moyen d'une barque. Pauvre prisonnier que je suis ! Que voulez-vous ? il faut subir toutes les exigences de la situation. "

Pour remplir ses loisirs forcés, le P. Nempon envoie à sa mère une petite caisse de souvenirs qu'il juge devoir lui être particulièrement précieux. Le choix de ces objets semble trahir un secret pressentiment de sa fin prochaine : on dirait le testament du missionnaire. Ce sont d'abord les bâtonnets dont il s'est servi depuis son arrivée au Tonkin jusqu'à ce jour ; puis, de grandes images annamites représentant la prise de Hanoï, Nam-dinh, Son-tay et autres villes tombées au pouvoir de nos vaillants soldats. Enfin, comme s'il voulait associer au souvenir de ces glorieux faits d'armes celui de ses propres combats, il fait hommage à sa mère de deux idoles que lui avaient remises ses païens convertis ; le fils vainqueur, comme autrefois les chevaliers, déposait aux pieds de sa mère les trophées de sa victoire.

Le généreux apôtre ne pouvait oublier le grand saint dont les exemples avaient éclairé sa vocation, enflammé ses espérances et soutenu son zèle à toutes les époques de sa vie. " On raconte, dit-il, que saint François-Xavier, abordant à Cua-bang laissa tomber son crucifix. Toutes les recherches étant restées infructueuses, le saint se mit à genoux, réclamant à Dieu son crucifix perdu. Aussitôt apparut un crabe sur le dos duquel brillait le crucifix de Xavier. Le saint bénit le crabe, et depuis, paraît-il, tous les crabes de cet endroit portent une croix sur le dos. Voilà la légende que rapportent les chrétiens de Cua-bang. Le fait est qu'on ne trouve que là des crabes crucifères. " Et, en témoignage, il envoie quelques coquillages recueillis sur le rivage du Cua-bang.

“ Je sais bien que vous pensez à moi, poursuit-il, je sais bien que vous priez pour moi et que vos prières m’obtiennent la force de répondre à ma vocation ; mais, je vous en conjure, priez encore, priez toujours, afin que je sois de plus en plus généreux. Courage, force et humilité, voilà les vertus que je voudrais obtenir, pour devenir meilleur de jour en jour. ” Et laissant un libre cours à sa piété filiale ; “ Et moi, ajoute-t-il, et moi aussi je prie pour vous. Au moment où je bénis les fidèles, je pense à ma bonne mère qui se trouve à 4,000 lieues de moi, ou plutôt de mon corps, (car mon âme est toujours auprès d’elle), et je la bénis. Les anges, j’aime à le croire, vous transmettent cette bénédiction qui vient de Dieu, et vous y trouvez, j’en suis sûr, des grâces de forces et de résignation. ”

Dans une de ses dernières lettres, sa mère lui avait dit : “ Que je voudrais vous voir et vous parler ! ” — “ Vous voudriez causer avec moi de vive voix, répond-il. Ah ! je vous comprends, chère maman. Et moi donc ! Que voulez-vous, c’est impossible, ou plutôt je vous l’ai déjà dit, il y a moyen de nous entendre. Ce que vous voulez me dire, dites-le à Jésus-Eucharistie qui me le fera savoir ici ; c’est un interprète fidèle. ” Ainsi par de nouvelles protestations d’amour, par des preuves plus fréquentes de son constant souvenir, le jeune missionnaire montre à sa mère qu’elle place elle occupe dans son cœur, et quelle heureuse influence elle exerce sur son apostolat par les encouragements que sa pensée verse en son âme, et par les bénédictions que ses prières attirent sur ses travaux.

“ Bientôt, je l’espère, concluait l’impatient missionnaire, les eaux m’ouvriront un libre passage, et je pourrai partir en tournée d’administration dans cette paroisse où je dois passer quelques mois. ” Hélas ! ces quelques mois, ces quelques jours furent bien courts. Il n’était plus question de tournée apostolique ; il ne restait plus à l’apôtre qu’à souffrir et à mourir, offrant à Dieu dans un suprême sacrifice son âme purifiée au creuset de l’épreuve.

CHAPITRE XXV

LE DERNIER SACRIFICE

“ J'en ai pour cinq ans. ” — Les soins de Mgr Gendreau. — Départ pour Hong-kong. — Une consolation dans l'épreuve : le P. Cosserat. — L'opération est jugée nécessaire. — Le testament de l'apôtre et du fils. — Une dernière lettre à sa mère. — Résignation. — Les derniers sacrements. — Missionnaire et martyr. — Le cimetière de Béthanie. — Suffrages des missionnaires pour leurs confrères défunts. — La nouvelle arrive à Dunkerque. — Conclusion.

Dans un de ses sermons, au grand séminaire de Cambrai, l'abbé Nempon, traçant le portrait du missionnaire, s'était écrié : “ Ce missionnaire ne vivra que dix ans, il le sait ; n'importe, il part. ” Quant à lui, il ne s'était pas promis dix années de vie : “ J'en ai pour quatre ou cinq ans, ” disait-il à ses amis en les quittant. “ Demandez à Dieu que j'aille vite en besogne afin qu'au moins je fasse quelque bien, et qu'en peu de temps je remplisse une longue carrière. ”

L'année 1889 était la cinquième de son apostolat. Ce devait être la dernière : sa prophétie allait se réaliser. “ La mort viendra bientôt mettre fin à mon épreuve, ” écrivait-il à l'un de ses amis en novembre 1888 ; et, au mois de janvier, il ajoutait : “ Toujours je me souviendrai de vous, toujours sur la terre, et bientôt au ciel ! ”

A la suite des fatigues qu'il avait éprouvées, lors de la tournée de Mgr Gendreau, et de la fièvre qu'il avait contractée dans la paroisse de Kim-bang, le P. Nempon sentit renaître la maladie de foie qui déjà l'avait contraint de partir au sanatorium de Hong-kong au mois de juillet 1886.

Mgr Gendreau l'invita à se retirer au collège de Hong-nghuyen où le charitable évêque accueillit son jeune secrétaire avec un empressement paternel : " Je l'ai gardé huit jours, écrit-il, croyant que notre dévouement suffirait à le soulager ou même à le guérir. Il souffrait beaucoup et ressentait surtout de vives douleurs dans le côté gauche, au point qu'il lui était impossible de dormir. Malgré cela, il resta d'une humeur égale et ne se plaignit jamais."

Voyant son malade s'affaiblir de jour en jour, Mgr Gendreau lui conseilla d'aller à Hanoï où il lui serait plus facile de suivre le traitement que réclamait son état. En effet, grâce au soin d'un médecin français, un mieux sensible ne tarda pas à se déclarer.

Le P. Nempon s'était bien gardé d'écrire à sa mère pendant sa période de souffrances plus vives. Il profite de cette amélioration pour calmer les inquiétudes que son silence a dû faire concevoir. Toutefois, il se garde bien de préciser le caractère de sa maladie, et, s'en prenant à la " fièvre dengue," sur laquelle il rejette et son indisposition et ses retards : " Je suis encore en défaut, écrit-il le 15 septembre, mais je ne suis pas coupable. Que voulez-vous, j'ai été indisposé. Tous mes confrères ont été atteints de cette même maladie, sorte de fièvre dengue qui fait assez souffrir, mais qui n'est pas dangereuse. J'ai du quitter Kim-bang pour venir me faire soigner à Hanoï où les médecins m'ont remis sur pied. Aujourd'hui je me porte bien, et, dans quelques jours sans doute, je pourrai reprendre mon ministère." Le malade se trahit pourtant, car, voulant excuser sa brièveté : " Je voudrais vous écrire plus longuement, dit-il, mais je suis un peu fatigué." Puis, se reprenant, et s'efforçant d'effacer cette fâcheuse impression : " Je vous assure que je me porte *très bien*. Surtout ne prétendez plus que je ne dis pas la vérité sur ma santé, et n'allez pas vous imaginer que je suis très malade ; sans quoi, je ne dirai même plus quand je serai indisposé."

Se trompait-il lui-même, comme il essayait de tromper sa mère ? C'est possible ; car il calculait plutôt avec son zèle qu'avec ses forces. Au P. Ramond qui était venu le voir, il avait promis de rentrer à Kim-bang avant quinze jours. Hélas ! il dut renoncer à cette illusion généreuse, lorsqu'il apprit qu'il lui fallait partir pour Hong-kong.

Comment annoncer cette nouvelle à sa mère ? Négliger de lui écrire, ne serait-ce pas l'inquiéter davantage, surtout après les réticences de sa dernière lettre ? Le P. Nempon le craignit et se mit en devoir de rédiger une lettre qui se ressent du désordre de sa santé. Sans faire la moindre allusion à son départ pour Hong-kong, sans marquer l'endroit d'où il écrit (sans doute parce qu'il était en voyage), il se perd en généralités sur " la pluie torrentielle qui tombe, " sur les " chaleurs de l'été qui sont étouffantes, " et mille autres détails, dont il remplit ses quatre pages, pour n'avoir pas à parler d'un ministère qu'il n'exerce plus, et d'une santé qu'il sait gravement compromise. Mais l'effort ne se soutient pas jusqu'au bout, et, dès la troisième page, ses vrais sentiments se font jour. On y retrouve son amour croissant pour sa mère et pour les âmes, le regret qu'il ressent de ne pouvoir rien faire, le besoin plus pressant qu'il a de prières, le désir qu'il éprouve plus impérieux de se sanctifier pour se rendre digne du Maître qui semble l'appeler à Lui. " Tout " est exagéré dans ce pays, dit-il ; et c'est pourtant le pays " de mes amours, puisque c'est celui que Dieu lui-même m'a " donné en partage. C'est aussi le pays que vous aimez, " n'est-ce pas ? c'est celui vers lequel s'envole le plus souvent " votre pensée. Eh bien ! oui, aimez-le, aimez surtout les " âmes des pauvres Tonkinois qui sont encore assis à l'ombre " de la mort. Priez pour tous les ouvriers apostoliques du " Tonkin, et aussi pour votre enfant, le moins bon de ces " ouvriers. " — " Comment vous portez-vous ? " interroge-t-il pour donner le change. " Moi je vais bien, et ne suis " retenu que par la petite indisposition dont je vous ai parlé.

“ Dans quel pays du monde échappe-t-on à ces misères ?
“ J’espère au moins que d’ici longtemps je n’aurai plus à me
“ reposer. ”

Il craignait plutôt le contraire. Aussi son cœur venant à lui échapper : “ Que vous êtes bonne, chère maman, pour-
“ suit-il, et que vous m’aimez ! Moi aussi je vous aime, mais
“ je ne suis pas bon comme vous. Priez pour que je le
“ devienne, pour que je sois bon et saint, et ce sera suffi-
“ sant. ” Et il signe : “ Votre enfant qui vous aime plus
“ que la vie. ”

Le P. Nempon se rendit donc à Haiphong pour y prendre le courrier de Hong-kong. “ A peine pouvait-il se soutenir, ” témoigne le compatriote qui jadis l’avait visité à Késo en un jour de fête, et qui l’accompagna jusqu’au navire en cette douloureuse circonstance. Le 17 octobre, il était à la maison de Béthanie, résigné à toutes les souffrances et prêt au suprême sacrifice.

La Providence lui avait ménagé une consolation au milieu de ses épreuves. A côté du P. Holhann, le digne successeur du bon P. Patriat, il retrouvait le P. Cosserat, le supérieur de Hoang-nguyen à qui il s’était ouvert en toute confiance dès son séjour à Bai-vang, et à toutes les époques de sa vie. “ Ainsi, remarque le P. Cosserat, Dieu permit que
“ le guide du P. Nempon à ses débuts dans la vie apostoli-
“ que, fut encore son guide aux portes de l’éternité. ” — Les autres confrères l’accueillirent avec une bienveillance qui s’accrut encore au spectacle d’une patience et d’une douceur dont ils étaient touchés autant qu’édifiés. “ Notre malade
“ fut aussitôt apprécié de ceux-là même qui faisaient pour
“ la première fois sa connaissance, ” rapporte le P. Cosserat. “ Tous disaient à ceux du Tonkin : “ Il paraît bien fatigué
“ votre P. Nempon, et pourtant ce serait grand dommage
“ de le perdre, car il a l’air d’un si bon missionnaire ! ”

Non-seulement le P. Nempon était fatigué, mais il était épuisé de souffrances, de travaux et de veilles. Il lui fallait

une grande énergie pour vaincre l'irritabilité engendrée par la faiblesse, et sourire aux autres, malgré les douleurs qu'il éprouvait dans son corps et les angoisses plus cruelles dont son âme était tourmentée. C'est avec peine qu'il se traînait sur la terrasse ou dans les allées du jardin. Il n'était plus question de descendre jusqu'au rivage de cette mer, qui là-bas, bien loin, baignait les sables de Dunkerque. Le vieil harmonium ne lui disait plus rien. Il n'avait plus le courage de s'y asseoir pour charmer ses confrères ou se distraire lui-même ; et il n'aurait osé répéter que " la musique remonte " nécessairement un malade." Les remèdes n'eurent pas plus de succès que le grand air et le repos ; et, après avoir épuisé tous ces moyens de guérison, on se vit forcé de tenter une opération.

Ce ne fut pas sans émotion que le P. Nempon apprit cette dure nécessité. Il ne se faisait pas illusion sur le danger d'une opération à laquelle plusieurs de ses confrères avaient succombé tout récemment. Il eut préféré mourir sous le fer du bourreau que des suites d'une opération chirurgicale. Mais Dieu en avait disposé autrement. *Fiat*, s'écria-t-il, quand on lui annonça la décision des médecins, et il offrit ses souffrances, et ses appréhensions, pour le salut des infidèles, se résignant à mourir pour eux dans son humble cellule du sanatorium, comme il eut été prêt à mourir ostensiblement dans la pompe et l'éclat du martyr. " Le voilà " donc, " pouvons-nous dire en appliquant au P. Nempon le récit qu'il avait fait lui-même de la dernière heure de saint François-Xavier, " le voilà donc qui va tomber sur " cette terre des Missions qu'il était venu chercher de si loin ! " Il va mourir, non pas sur le gibet qu'il désire, mais sans " honneur et sans gloire, vaincu par la maladie. Il semblerait " qu'un tel amour, qu'une telle vie dût être couronnée par le " martyr. Dieu ne le voulut pas, pour mieux éprouver son " serviteur. "

Jetant sur la mission du Tonkin le regard attristé du

laboureur sur ses travaux interrompus par un soir trop rapide, le P. Nempon songeait au bien qu'il aurait pu faire encore. Oubliant ses fatigues, ses prédications, ses courses si nombreuses et si fécondes, il pensait qu'il était trop tôt de partir, à vingt-sept ans, même pour le ciel, quand on est missionnaire, et lorsque tant d'âmes attendent le baptême et la grâce. Mais avant tout le disciple doit obéissance au Maître : *Fiat !* répétait-il ; et il accepta de mourir, comme il eût désiré de vivre " pour les âmes et pour Dieu. "

La veille de l'opération, le P. Nempon, voulant laisser à ses confrères et à ses amis un dernier témoignage de son affection, fit part à ceux qui l'entouraient de ses dernières volontés et de ses plus chers désirs. Il préleva les deux tiers de la somme qu'il avait déposée à la procure de Késo en faveur de l'église de Hanoï : le premier pour acheter une statue de Notre-Dame de Lourdes, l'autre, pour contribuer à la construction des orgues que Mgr Puginier projetait d'établir dans sa nouvelle résidence. S'il ne pouvait prêter sa voix et son concours aux cérémonies du culte dans la nouvelle cathédrale, au moins son obole permettrait de célébrer plus dignement la gloire de Dieu et l'honneur de Marie sur cette terre bénie du Tonkin.

La grande préoccupation du P. Nempon était, on le devine, la pensée de sa mère bien-aimée. Elle était loin de son regard et de sa voix, mais jamais peut-être elle n'avait été plus près de son cœur. Il la voyait à Dunkerque, relisant ses lettres, les analysant, y cherchant une espérance, et se reprochant les inquiétudes de son amour. Oh ! si elle savait la réalité ! " Pauvre mère ! " s'écriait-il. Ce souvenir dominait tous les autres. " Il l'aimait tant, sa mère, et il redoutait surtout la mort, parce que la mort serait pour elle " une trop grande douleur, nous rapporte un des témoins " de sa dernière agonie. Le seul souci qu'il eût au sujet de " l'opération était la crainte que sa mère ne fut trop affligée " s'il venait à succomber. " — " Ma mère ne vit plus que

“ pour moi, répéta-t-il à plusieurs reprises ! Oh ! quelle “ douleur ce sera pour elle ! ” Il recommanda au P. Cosserat de lui faire parvenir son calice, son bréviaire et son crucifix, muets témoins de ses sacrifices et de ses prières.

Le Cœur Sacré de Jésus avait toujours été son étude, son modèle et son guide : il en avait médité les vertus et pénétré tous les secrets. Faut-il s'étonner qu'il ait trouvé dans son propre cœur l'écho des sublimes délicatesses de la piété filiale de Jésus envers Marie, sa Mère. A l'exemple du divin Maître, il voulut ne point abandonner sa mère, mais la placer sous la garde de l'amitié qu'il honorait ainsi d'une confiance surhumaine. Il chargea donc le P. Cosserat d'écrire à son meilleur ami que le P. Nempon mourant lui léguait sa mère.

Enfin, faisant un suprême effort, domptant ses atroces souffrances et dominant les légitimes appréhensions que lui causait cette opération aussi dangereuse que cruelle, il prit une dernière fois la plume et écrivit à sa mère une lettre qui serait taxée de folie, si cette folie n'était celle de l'amour filial. Il craint que l'angoisse de son âme ne se trahisse malgré lui, et il chante gaiement : sa main ne tremble pas, mais son cœur se serre et ses yeux versent des larmes. Ces larmes, sa mère ne les verra pas ; et sa lettre, la dernière peut-être ! l'aura fait sourire, elle, trop habituée, hélas ! à pleurer depuis quelques années déjà.

Hong-kong, 15 novembre 1889.

Bien chère Maman,

“ Me voici bien en retard avec vous ! Trois courriers sont “ partis du Tonkin sans vous rien apporter de moi ! Ce n'est “ pas ma faute, c'est celle de Mgr Puginier. En effet il m'a “ envoyé me promener à Hong-kong. Je vous ai déjà dit “ avoir été un peu indisposé à Hanoï. Quand j'ai été guéri, “ Monseigneur a voulu me donner quelques jours de repos “ et m'a envoyé ici.

“ Ici, c'est le grand air, le grand air de la mer qu'on
“ respire à pleins poumons, comme à Dunkerque ! La maison
“ est un paradis : pas de soucis, pas de travaux ! promenades
“ joyeuses au bord de la mer en compagnie des confrères,
“ rien ne manque, en un mot, pour passer joyeusement ses
“ vacances !

“ Le courrier va partir : je termine ces deux mots en vous
“ donnant rendez-vous dans quinze jours. Priez beaucoup
“ pour moi, chère Maman, et croyez-moi toujours,

Votre fils affectueux. ”

Pour donner à sa mère l'illusion de nouvelles plus récentes, le P. Nempon date sa lettre du 15 novembre ; mais nous savons, par le témoignage du P. Cosserat, qui l'écrivit le 12, la veille même de l'opération.

C'est en vain qu'on voudrait tromper une mère. Le silence de trois courriers, sa présence à Hong-kong, l'effort qu'il avait dû faire pour remplir deux pages, lui qui n'en écrivait jamais moins de quatre. la distance des lignes, l'incohérence des lettres, les hésitations de l'écriture, l'abondance des points d'exclamation, la demande de prières plus abondantes, tout, dans cette lettre, révélait un état de souffrance que n'avait pu dissimuler un amour plus fort que la mort.

Cependant l'opération eut lieu le 13 novembre, jour où l'Eglise célèbre la fête de saint Stanislas Kotska, l'aimable saint que le P. Nempon avait choisi pour modèle aux cours de ses études à Dunkerque, à Hazebrouck et à Cambrai. Elle réussit assez bien, et les médecins conçurent quelque espérance de le sauver : les forces semblaient revenir, et le malade reprenait sa gaieté. Le P. Nempon lui-même partageait cet espoir, s'appuyant moins encore sur la parole du docteur, que sur la foi qu'il conservait invincible à Notre-Dame de Lourdes qui restait pour lui la Vierge privilégiée, la Vierge de France. “ Il désirait tant guérir, ” nous rap-

“ porte un de ses confrères, pour sa mère, pour les âmes et
“ pour Dieu ! ”

Cet espoir de quelques jours ne fut pour le P. Nempon qu'une occasion de renouveler son sacrifice dans un acte de suprême résignation. Le mieux qui s'était déclaré ne persévéra pas ; bientôt, la faiblesse devint extrême, et une fièvre ardente acheva de dévorer ce qui lui restait de forces. Le 8 décembre, on crut qu'il ne passerait pas la journée et qu'il irait célébrer au ciel la fête de Marie Immaculée qui avait encouragé sa vocation, béni ses travaux, et qui, en ce beau jour, ferait un accueil triomphal à son enfant fidèle, au disciple passionné de son divin Fils.

“ Je ne demande à Dieu qu'une seule chose, écrivait le
“ P. Nempon dès son arrivée au Tonkin, c'est de mourir
“ sinon martyr de la foi, au moins martyr de ma charité,
“ comme saint François Xavier, mon glorieux patron. Ce
“ martyre-là est de tous les jours et il est peut-être aussi
“ méritoire que celui du sang. ” Dieu exauça cette héroïque
prière, et ses dernières heures furent des heures de souffrance. Malgré ces douleurs, rendues plus pénibles par le régime rigoureux auquel doit s'astreindre un malade à la suite d'une opération, le P. Nempon ne se départit pas un instant d'un calme qui étonnait ceux qui connaissaient sa nature vive et ardente. “ Il parlait de son état en homme
“ qui souffre d'une indisposition banale dont il sera débar-
“ rassé le lendemain. ” — “ On l'aurait cru impassible tant
“ il était résigné, écrit un autre de ses confrères. ” — Il
“ semblait presque insouciant en face de la maladie, de
“ l'opération et de la mort, témoigne encore le P. Cossierat,
“ et moi qui le connaissais à fond, je l'en admirais davan-
“ tage. ” — Il acceptait avec une résignation pleine d'amour
la croix que Dieu lui envoyait, restant fidèle jusqu'en cette
agonie à son cri de combat et de victoire. “ Vive la joie
“ quand même et toujours ! ” — “ Mourir, ça m'est égal !
“ disait-il ; et pourtant je n'ai encore rien fait pour le bon

“ Dieu. ” Ses confrères se voyaient forcés de calmer ses scrupules et ses craintes en même temps qu'ils s'édifiaient eux-mêmes de sa patience et de sa douce gaieté. Une autre consolation lui avait été ménagée par la sollicitude de ses supérieurs. Sa chambre était attenante à la chapelle : il se trouvait ainsi près de Jésus-Eucharistie, le confident de ses peines et l'ami de son cœur, et pouvait épancher son âme en de pieux entretiens avec l'hôte divin du Tabernacle.

Le mardi 11 décembre, Jésus vint en personne répondre aux aspirations de son généreux apôtre. Le P. Cosserat voyant la fièvre s'accroître, avait disposé le malade à la consommation du grand sacrifice et à la réception des derniers sacrements. Ce fut en pleine connaissance que le P. Nempon reçut l'onction sainte, et la suprême visite du Dieu qu'il était venu faire connaître, aimer et servir au Tonkin. Le soir même on lui donna l'indulgence plénière “ *in articulo mortis*. ” Le lendemain, dans la nuit, il rendit à Dieu son âme toute belle de l'éclat de son innocence et des mérites de son sacrifice. Comme le P. Beaumont, son ami, et le P. Séguret, son martyr préféré, il mourait à 28 ans, dans la cinquième année de son sacerdoce et de son apostolat.

“ Etre missionnaire ” avait été l'aspiration la plus ardente du P. Nempon ; et il mourait emportant au ciel son titre de “ missionnaire apostolique. ” — “ N'être pas un missionnaire “ médiocre ” avait été sa sublime prière dès le premier jour de sa vocation ; et ses confrères avaient rendu de lui ce beau témoignage ; “ Ce serait grand dommage de le perdre, il a “ l'air d'un si bon missionnaire. ” — “ Mourir missionnaire “ du Tonkin ” avait été sa grande et noble ambition ; et il mourait, épuisé par les pénibles travaux de cette rude mission, entre les bras du P. Cosserat, provicaire du Tonkin occidental, que la Providence semblait avoir envoyé à Hong-kong pour y recueillir le dernier soupir de son serviteur fidèle. “ Je voudrais au moins mourir dans un dernier

“ acte de charité, auprès de ces chères âmes à qui je veux
“ me consacrer à la vie, à la mort, ” disait-il souvent ; et ce
désir suprême se trouvait également exaucé en ce jour où
s’accomplissait à la lettre le rêve de sa jeunesse : “ Vivre en
“ Chine et y mourir ! ”

Il aurait aussi voulu “ mourir martyr ! ” Mais, s’il n’en
eut ni la gloire ni le nom, il en eut le mérite et la récompense. Le martyr sans éclat, sans cangue et sans rotin, sans torture et sans effusion de sang, n’en est pas moins un martyr cruel, aussi douloureux et beaucoup plus prolongé (1), martyr secret dont Dieu seul connaît le prix. Un jour que sa mère, voulant éprouver sa vocation naissante, lui avait fait entrevoir tous les sacrifices de la vie du missionnaire. “ Oh ! je le sais bien, avait-il répondu, je sais bien que je
“ souffrirai beaucoup et que je souffrirai toujours. ” Ses prévisions s’étaient réalisées : il avait beaucoup souffert, et dans ses désirs trop longtemps contenus, et dans son apostolat souvent impuissant, et dans son corps tour à tour miné par la fièvre ou brisé par la fatigue, et dans son cœur broyé sous le poids de sa propre douleur et de la douleur d’une mère qu’il aimait plus que lui-même ; en un mot, sa vie tout entière fut une croix, un martyr comme celle de Jésus-Christ, son modèle et son Maître aux heures de la souffrance comme au jour de l’apostolat, à la vie comme à la mort.

Le corps du P. Nempon, revêtu des ornements sacerdotaux, fut exposé dans la chapelle, où, dès cinq heures, les missionnaires de Béthanie et de Nazareth s’empressèrent de concourir par leurs prières au repos éternel du cher défunt.

(1) C’est ce que signifiait le P. Guyomard, missionnaire au Cambodge, dans cette spirituelle repartie : “ Vous allez au Cambodge, lui disait “ un de ses amis, vous ne serez jamais martyr. ” — “ Les martyrs sont “ des paresseux, répliqua-t-il, ils vont au ciel en une heure ; moi, je “ veux bien marcher pendant trente ans. ” — Il fut lui-même un de ces héroïques paresseux, car il mourut martyr de Jésus-Christ en 1885. (*La Société des Missions étrangères pendant la dernière guerre du Tonkin*, par le P. LAUNAY, p. 25.)

A huit heures, le P. Le Page chanta l'office et la messe. L'enterrement n'eut lieu que dans la soirée. Tous les confrères, auxquels étaient venus se joindre un prêtre italien et deux prêtres espagnols, accompagnèrent ses restes mortels au cimetière du Sanatorium, situé à mi-chemin de la pente qui descend de Béthanie à la mer. Tous songeaient à la France, où leur jeune confrère laissait une mère qui ne pouvait se douter encore que d'autres pleuraient sur son enfant ; eux-mêmes étaient émus jusqu'aux larmes à cette pensée que le P. Nempon était le fils unique d'une pauvre veuve, éprouvée dans sa dernière affection et son dernier amour : " J'avais été déjà très touché pendant sa maladie, " écrit le P. Cosserrat ; mais, au jour de sa mort, et de ses " funérailles, je songeais combien sa mère allait souffrir à " son tour. Les autres confrères partageaient mon émotion. "

Une humble croix marque le lieu de sa sépulture. On y lit cette simple inscription : " *Le Père Nempon, du Tonkin* " *occidental.* "

Le pieux missionnaire, escomptant pour ainsi dire d'avance les *suffrages* dont il bénéficierait au jour du trépas, les *messes* privilégiées de ces missionnaires, " images visibles " du Dieu qu'ils immolent dans leur cœur en même temps " que sur l'autel, " avait souligné jusqu'à deux fois cet article des statuts : " Tous les évêques et prêtres de la " Société, en quelque lieu qu'ils soient, doivent, selon l'article " 16 du règlement, dire une messe, et ceux de la mission ou " de l'établissement trois messes, pour le repos de son âme. " Le P. Cosserrat, répondant à ses plus chers désirs, télégraphia à Mgr Puginier, afin que l'âme du défunt profita sans tarder " des cinq cents messes du clergé du Tonkin et des 4,000 " rosaires du personnel de la Maison de Dieu. "

" Vous ne sauriez croire, combien à Késo on fut affecté de " cette mort, rapporte le P. Bareille. Le P. Nempon n'avait " fait que passer ; mais il avait conquis l'affection de tous. " Nous l'aimions d'autant plus vivement que nous savions

“ les sacrifices qu’il avait faits pour venir à nous, et nous le
“ pleurons d’autant plus amèrement que nous songions à sa
“ mère qui bientôt pleurerait le seul fils qui lui restât. Mgr
“ Puginier aime également tous ses missionnaires, et chaque
“ nouvelle de mort lui est bien pénible : mais, cette fois, il
“ me parut plus ému, et l’on retrouve les traces de
“ cette tristesse dans le ton ému avec lequel il parla de ce
“ Benjamin de la Mission et du vide que sa mort avait fait
“ dans les rangs du collège apostolique. ”

Le P. Nempon était mort depuis quinze jours, et à Dun-
kerque, l’on ignorait encore sa maladie. Au commencement
de janvier 1890, sa mère reçut la lettre que son fils lui avait
écrite la veille de l’opération. Son amour s’inquiéta, et
aussitôt elle s’en fut au séminaire des Missions, pour con-
naître toute la vérité sur l’état de son cher enfant. On ne
lui cacha pas la gravité de la maladie ; mais pour consoler
sa douleur, on insinua que le P. Nempon viendrait peut-être
achever sa convalescence auprès d’elle, à Dunkerque. “ Oh
“ non ! je le connais trop, repartit-elle vivement, jamais il
“ ne reviendra en France, à moins qu’on ne le lui commande.
“ Il lui faudra un ordre formel. Il voudrait tant mourir
“ auprès des infidèles, sur la terre des Missions ! ”

Le dimanche, 19 janvier, la fatale nouvelle arrivait à Dun-
kerque, et ce fut à la mère d’unir son sacrifice à celui
de son cher Louis. “ Il était loin, bien loin, votre fils, ”
écrivait le pieux directeur du vaillant apôtre, “ il était bien
“ loin votre missionnaire, mais enfin vous pouviez lui écrire
“ et recevoir de lui ces lettres si pleines d’affection et de
“ respect ; dès lors, vous pensiez ne pas l’avoir perdu tout
“ à fait. Et maintenant, le voilà parti, et la séparation va
“ vous sembler plus complète. Votre cœur de mère, j’en suis
“ sûr, a été brisé à l’annonce de cette nouvelle. Pleurez,
“ pauvre mère, vous en avez bien le droit après le nouveau
“ deuil qui rouvre des plaies à peine fermées en vous faisant
“ souffrir deux et trois douleurs à la fois. Pleurez, mais en

“ regardant le ciel ; pleurez, mais que vos larmes soient des larmes de chrétienne. Après tout, votre Louis est moins loin de vous que lorsqu’il était au Tonkin ou à Hong-kong. Vous le retrouverez plus vite et plus sûrement, à chaque heure et à chaque instant du jour, dans le cœur de Jésus, le Roi des apôtres ! Ne le plaignez pas : il est mort missionnaire, et c’était, vous le savez, le plus ardent de ses désirs, le but de sa vie tout entière. ”

Au jour du départ, le P. Nempon avait laissé à sa mère une image qui devait être pour elle comme un souvenir mortuaire. Le sujet choisi était “ la mort de saint Joseph entre les bras de Jésus et de Marie, ” avec cette inscription : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur !* Au verso, lui-même avait écrit : “ *Pour moi, vivre c’est Jésus-Christ, et mourir me serait un gain.* ” Aujourd’hui, il était au but de ses désirs. Aussi, tout en pleurant sur elle-même, sa mère pouvait redire la parole que son missionnaire lui avait répétée au lendemain de ses deuils : “ Pourquoi le chercher sur la terre ? Il est au ciel, dans la foule des Vierges, dans la légion des Martyrs ! ”

“ Dieu a pris la fleur dans tout son éclat et il l’a transplantée dans le ciel pour en faire l’ornement de ses divins parvis. Il est de ceux qui sont dignes de chanter les louanges de l’Agneau sans tache, de former la cour de Marie Immaculée. ” — Ces paroles que le P. Nempon, avait appliquées à son frère Emile, nous pouvons les appliquer à lui-même. Tous ceux qui ont pénétré dans le secret de sa vie en ont la conviction intime, et plusieurs même nous ont laissé un témoignage explicite de leur estime et de leur admiration. “ L’apparence du mal lui faisait peur, témoigne un de ses condisciples. Il le fuyait de bien loin, et s’abstenait des moindres occasions avec la prudence que d’autres apportent à éviter la faute même. ” — “ J’ai connu toute son âme, écrit l’un de ses directeurs, et je vous assure qu’elle emporta au ciel, dans toute sa fraîcheur, la blanche

“ robe qu'elle avait revêtue au jour du baptême. ” — “ Il est “ si candide, si innocent, si passionné de Dieu et des âmes “ que ce serait dommage de ne pas l'appeler au sous-diaconat ! ” disait un prêtre qui avait eu à se prononcer dans cette grave question.

Son horreur du vice et son amour de la vertu étaient devenus plus vifs encore, au spectacle des infamies du paganisme ou de la vie scandaleuse de compatriotes dont les désordres paralysaient son ministère. “ C'était une âme “ délicate, témoigne le P. Ramond ; et son innocence, plus “ encore peut-être que le sacrifice généreux de tout ce qu'il “ aimait, a dû lui mériter au ciel une belle couronne. ” — “ Il était si candide et si bon ! ” s'écrie Mgr Gendreau. — “ J'ai été on ne peut plus à même de le connaître, écrit le “ P. Cosserrat, et je ne saurais trop vous dire combien il était “ bon missionnaire. ” Ainsi le P. Louis Nempon, fidèle imitateur de son saint patron, vécut comme un ange dans l'enveloppe chétive qui servait de temple à son âme, et il s'en retourna rejoindre, au paradis, les anges ses frères.

— “ Je m'inquiète de l'énergie des âmes autant que de “ leur pureté, ” disait Mgr Pie. Ce double idéal se retrouvait réalisé dans la vie de notre missionnaire. Son âme, chaste et pure, libre de toute attache terrestre, s'élevait d'elle-même aux grandes idées, aux nobles sentiments, aux généreux sacrifices. Spontanément elle allait aux âmes et à Dieu ; puis, s'éprenant d'un saint amour pour ces âmes soeurs, pour ce Dieu, auteur et consommateur de tout bien, elle sentait s'éveiller en elle et se développer sans mesure cette passion d'un apostolat dont sa devise révélait les ardeurs : “ Dieu “ et les âmes ! ”

Nous l'avons vu renoncer à tout pour se consacrer à la conquête des âmes, au service de Dieu ; nous l'avons vu se dépenser en veilles, en travaux, en fatigues de tous genres, s'épuiser en pieux excès, et s'immoler enfin lui-même, dans un acte de résignation et d'amour. “ Quel cœur plein de zèle

“ il cachait sous un extérieur aussi faible ! ” disait encore Mgr Gendreau ; et Mgr Puginier faisait ressortir cette générosité dans sa lettre aux membres de la Société des Missions étrangères, lorsqu’il nous montrait le P. Nempon ne désespérant jamais de se dépenser encore, même au moment où le divin Maître semblait l’appeler à la récompense et au repos. “ Monsieur Nempon, disait-il, était un bon “ missionnaire, pieux, d’une foi vive, très dévoué à ses “ ouailles. Malgré son état de faiblesse habituelle, il n’épar- “ gnait pas sa peine, et, même dans sa maladie, les intérêts “ spirituels de ses chrétiens occupaient encore son esprit. “ Le Seigneur a voulu récompenser de bonne heure les “ mérites de ce fidèle serviteur. ”

A ces témoignages si autorisés qu’il nous soit permis de joindre notre humble tribut d’admiration et de louanges. Dès les premiers jours de son entrée au séminaire, le P. Nempon nous avait donné tout entière une confiance qui nous permit de connaître sa belle âme dans son ingénuité native et ses aspirations héroïques. Grâce à ces lettres, toujours animées de la même franchise et de la même ardeur, la distance ne fut pas un obstacle aux pieuses confidences auxquelles son amitié nous avait habitué. Aux jours de ses plus graves résolutions comme de ses plus vives angoisses, il s’encourageait et se consolait en nous écrivant ce qu’il n’aurait osé écrire à d’autres, et, la veille de sa mort, il nous faisait recommander sa mère, nous priant d’être plus que jamais la consolation de son isolement et de ses douleurs.

Nous avons eu notre part des suavités de cette âme : nous avons apprécié ses qualités, entendu ses gémissements, compris ses tortures, et admiré son héroïsme. Nous devions aux autres de ne pas leur laisser ignorer d’aussi touchantes vertus. C’est pourquoi nous avons essayé de faire connaître en ce livre “ *l’Histoire d’une âme* ” et “ *la Vie d’un Missionnaire*. ”

Puisse cette “ *Histoire d’une âme* ” tendre et forte, qui

trouve dans sa tendresse même la force de se dépenser, et dans son sacrifice la satisfaction de son amour, faire comprendre à tous que l'amour vrai, sincère, chrétien, ne va pas sans la souffrance, et que la souffrance acceptée par amour devient une jouissance, selon le mot de Théophane : " Pour être heureux il faut souffrir ! " Puisse cette " *Vie d'un Missionnaire* " exciter la sympathie, l'enthousiasme, pour ces apôtres des temps modernes, qui, à la fleur de leur printemps, renoncent aux plus légitimes jouissances, et s'en vont au loin travailler et mourir pour Dieu et pour la France !

Alors Dieu aura béni notre œuvre ; et les lis et les roses que nous venons à notre tour déposer sur la tombe du P. Nempon, seront à la fois l'emblème de son innocence et de son amour, et le symbole des vertus que son exemple suscitera dans les cœurs.

...CUI NEC ROSAE NEC LILIA DESUNT.

FIN

FLEURS DE CORÉE

PAR UN MISSIONNAIRE

De la Congrégation des Missions Etrangères (1)

(*Les Missions Catholiques*)

(*Suite et fin*)

CHAPITRE XIV

MARTYRE DE MM. POURTHIÉ ET PETITNICOLAS, DE MGR
DAVELUY ET DE SES COMPAGNONS (A. D. 1866).

*Hæc est vera fraternitas quæ nunquam
potuit violari certamine. (off. Pl. MM.)*

Elle est sincère, cette charité fraternelle, que l'épreuve même n'a pu entamer.

Tandis que l'on conduisait Mgr Berneux et ses compagnons au supplice sur le bord du fleuve, deux lourds chariots attelés chacun de deux bœufs s'arrêtèrent devant la prison des grands criminels. Une croix grossière, solidement fixée par le pied, était dressée sur chaque véhicule pour y recevoir une victime. Les portes de la prison s'ouvrirent ; les bourreaux en tirèrent deux prisonniers qu'ils attachèrent

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*. No 56, p. 482, juin 1895 ; No 57, p. 217, octobre 1895 ; No 58, p. 346, février 1896 ; No 59, p. 482, juin 1896 ; No 60, page 524, octobre 1896 ; No 61, p. 637, février 1897 ; No 62, page 714, juin 1897.

avec des cordes chacun à une des croix, par les bras, les genoux et les cheveux. La sentence barbouillée sur une planchette et placée au-dessus de leur tête indiquait leur crime, leurs noms et leur dignité. C'étaient le mandarin Jean Nam et Thomas Hong, les auteurs malheureux de la pétition au Régent, qui expiaient du dernier supplice cet acte de religion et de patriotisme.

Dès que les charrettes eurent franchi l'enceinte de la ville, leurs féroces conducteurs, afin d'augmenter la douleur de leurs victimes, se mirent à aiguillonner les bœufs et à les faire courir à travers les pierres et les ornières du chemin.

Les pauvres patients dont le corps avait déjà été affaibli par les tortures, ne purent résister à cette atroce souffrance, et perdirent tous deux connaissance. Arrivés au lieu ordinaire des exécutions, les bourreaux coupèrent les liens qui les retenaient à la croix et les laissèrent tomber à terre comme une masse inanimée. Il leur fallut alors transporter ces deux infortunés, jusqu'au billot, et ils leur tranchèrent la tête. Pendant quinze jours on abandonna leurs corps aux animaux carnassiers, qui, néanmoins, respectèrent ces restes précieux. Alors seulement les chrétiens purent les enterrer convenablement. La famille du mandarin Jean fut exilée à perpétuité, et son vieux père, qui, dès le début, lui avait prédit tous ces malheurs, fut condamné à mourir de faim avec son petit-fils âgé seulement de quatorze ans.

Ce même jour encore, MM. Pourthié et Petitnicolas étaient amenés par les satellites à Séoul. M. de Bretenières leur avait écrit la triste nouvelle de l'arrestation de Mgr Berneux. Leur résidence était au fond des montagnes, isolée de tout village et protégée en ce moment par une couche de neige si épaisse que les sentiers qui y conduisaient étaient invisibles et impraticables aux plus hardis.

Les missionnaires se croyaient donc à l'abri de tout danger imminent ou du moins d'une attaque imprévue. Du reste, M. Pourthié était alors tellement affaibli par la mala-

die et par des crachements de sang, qu'il n'avait plus la force de chercher un autre refuge dans un lieu plus caché encore de la montagne. Bien grande fut donc la surprise des deux missionnaires quand, le lendemain du jour où leur était parvenu le billet de M. de Bretenières, ils virent leur retraite soudainement envahie par des satellites.

Ceux-ci, étant à la poursuite de Jean Nam, avaient appris par hasard, dans une conversation avec d'autres satellites du district, qu'il y avait des prêtres européens dans les environs et, après avoir pris des renseignements précis, ils s'étaient empressés de fondre sur cette proie inespérée. Ils attachèrent aussitôt les deux missionnaires chacun sur un bœuf et se dirigèrent vers la capitale.

M. Pourthié souffrait beaucoup ; ses gardes allèrent plus lentement, et ce fut le cinquième jour qu'ils arrivèrent à Séoul. Sur ce long parcours, la foule de curieux s'empres-
saient autour du cortège, chacun voulant considérer de plus près les visages des maîtres de l'Occident. Leur majesté et leur douce gaieté dans le malheur frappaient tout le monde, et beaucoup de païens leur manifestèrent ouvertement leur respect et leur sympathie.

Un soir, un jeune homme employé au tribunal s'approcha de M. Petitnicolas :

“ Maître, lui dit-il, les larmes aux yeux, si l'on regarde votre corps, vous êtes bien à plaindre, mais si l'on considère votre âme, ce que vous faites est bien beau ! ”

Ces paroles, inattendues dans la bouche d'un païen, touchèrent le missionnaire d'une vive émotion. Lui saisissant la main, il le remercia affectueusement et lui dit qu'il ne désespérerait pas de le revoir un jour.

Devant le mandarin qui avait déjà jugé Mgr Berneux, les confesseurs se conduisirent avec un noble courage.

“ Qu'arrivera-t-il, leur demanda le juge, si l'on vous fait mourir ? ”

“ — Après notre mort, répondit M. Petitnicolas, la Corée subira de grandes calamités. ”

C'était lui surtout qui prenait la parole à cause de la faiblesse de M. Pourthié, aussi fut-il plus maltraité que son confrère. Leurs tortures à tous deux furent atroces, mais la sentence de mort fut bientôt prononcée et exécutée. Trois jours après leur arrivée à Séoul, ils marchaient au supplice.

La tête de M. Pourthié tomba au premier coup de sabre, et celle de M. Petitnicolas au troisième coup. C'était le 11 mars 1866, trois jours après le martyre de leurs confrères.

Ils avaient passé dix ans en Corée. Tous deux étaient entrés le même jour dans le royaume coréen, étaient demeurés cinq ans ensemble, partageant les mêmes travaux, se soignant dans leurs infirmités et s'aimant comme deux frères. Dieu ne voulut point les séparer au jour du triomphe et deux tous entrèrent aussi ensemble dans la gloire ! *Gloriosi martyres Dei quomodo in vitâ sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati !*

*
* *
*

Excités par le sang déjà répandu, encouragés par leurs crimes passés à en commettre de nouveaux les persécuteurs redoublèrent d'activité pour s'emparer des autres prêtres et massacrer tous les chrétiens. Le Judas qui avait dévoilé tout ce qu'il savait au sujet de la mission, était entré dans tous les détails au sujet de chacun des missionnaires : il avait indiqué la demeure et les moyens à prendre pour s'emparer de chacun d'eux.

Les martyrs déjà exécutés avaient été pris et jugés si promptement et dans un moment où tous les chrétiens espéraient la liberté prochaine, que la nouvelle de leur mort jeta la consternation dans tous les cœurs. Avant que les esprits fussent revenus de cette première terreur, arriva encore la nouvelle de l'arrestation de Mgr Daveluy.

Fidèles à suivre les indications si précises du traître Ni-

Son-I, les satellites s'étaient répandus dans le pays, jetant partout la terreur par leurs vexations et leurs pillages. Le pieux évêque, se sentant vendu, prit une résolution héroïque pour éviter à ses chers néophytes la tentation d'apostasie et les cruels périls qui les menaçaient. Nouveau Jonas, il songea à s'offrir de lui-même aux bandes qui infestaient le pays afin d'apaiser la tempête.

Il fut bientôt rejoint par MM. Aumaître et Huin qui, eux aussi, commençaient à trouver intenable leur situation. Tous trois ils délibérèrent devant Dieu, sur ce qui était le plus convenable pour échapper à leurs persécuteurs, et tous trois ils virent l'impossibilité de gagner une retraite plus sûre. S'en remettant à la Providence, ils se séparèrent donc et se retirèrent chacun dans un village voisin, mais sans espoir de rester longtemps cachés. Grâce en effet à la tranquillité générale et aux bons rapports des chrétiens avec les païens, la présence des missionnaires était partout connue. A chaque instant donc ils pouvaient être dénoncés par ceux qui voudraient se débarrasser des vexations des satellites. Ceux-ci parurent bientôt dans ces villages, la menace à la bouche et pleins d'ardeur à gagner la récompense offerte à leur zèle pour l'arrestation des Européens.

Mgr Daveluy, voyant sa situation désespérée, fit le projet de s'enfuir par mer coûte que coûte avec M. Aumaître qui était venu le rejoindre de nouveau. Ils montèrent en barque et s'efforcèrent en vain de gagner le large. Le vent soufflait de la haute mer et, les retenant cloués à la côte, les exposait à chaque instant à de dangereuses visites. Force leur fut donc de renoncer à ce projet et de regagner leurs premières cachettes.

Mais les satellites se rapprochaient de plus en plus, encouragés par certains indices qu'ils découvraient de temps en temps, de mettre la main bientôt sur leur proie. On était déjà au 11 mars ; le péril allait toujours croissant et Mgr Daveluy songeait à se livrer, lorsque, cédant encore aux

vives instances de quelques chrétiens dévoués, il consentit à se blottir sous un tas de bois sec, ayant à côté de lui le panier qui renfermait ses ornements sacrés. Un instant après, la maison est envahie par les satellites. L'un d'eux donne par hasard un coup de pied dans le tas de bois et met à découvert le panier. Cet objet suspect attire son attention, et d'un second coup de pied, il dégage la tête de Mgr Daveluy qui, se voyant pris, se leva aussitôt.

“ — Qui cherches-tu ? dit-il au satellite presque effrayé de sa trouvaille.

“ — Les hommes d'Occident, répondit celui-ci.

“ Alors, prends-moi, dit l'évêque, car je suis l'un d'eux. ”

A l'appel de leur camarade, les autres satellites accoururent et, sans faire aucun mal au prisonnier, ils se contentèrent de le garder dans la maison. Ils voulaient savoir de lui où étaient les autres missionnaires et le pressaient de questions à ce sujet. Mgr Daveluy, pesant toutes les circonstances de cette persécution et du martyre de ses confrères, était convaincu non seulement de la trahison de Ni-Son-I, mais de l'impossibilité d'échapper longtemps aux recherches des persécuteurs déjà trop bien renseignés. Pour éviter des malheurs inutiles à ses chrétiens il envoya prier M. Huin de venir le rejoindre.

Celui-ci était déjà en train de fuir, et s'était réfugié chez un bon païen d'un village voisin, pour détourner l'orage de dessus la tête de ses chrétiens. Dès qu'il eut reçu le billet de Monseigneur, il alla immédiatement se constituer prisonnier dans la maison où celui-ci était gardé.

M. Aumaître apprit aussitôt ces fâcheuses nouvelles et jugeant toute fuite impossible, il congédia ses chrétiens et rejoignit aussitôt ses confrères. Tout heureux de leur succès facile et de la bonne volonté des prisonniers, les satellites, sur leurs instances, épargnèrent le village et n'arrêtèrent aucun chrétien. Le serviteur de l'évêque ne voulut point abandonner son maître auquel il était tout dévoué, et il partagea le sort des trois vénérables prisonniers.

On se mit bientôt en marche pour la capitale, et la prison qui avait reçu déjà les premiers martyrs ouvrit de nouveau ses portes. Les interrogatoires accoutumés eurent lieu, les jours suivants, avec les mêmes tortures. Mgr Daveluy était très versé dans la langue coréenne : il en profita pour faire une apologie de notre sainte religion. Mais son éloquence ne fit que lui attirer plus de cruauté de la part de ses bourreaux.

La sentence de mort fut portée, et sans une indisposition du jeune roi elle aurait été exécutée immédiatement. Les sorciers ayant déclaré que la mort des missionnaires pourrait amoindrir l'effet des sortilèges et des superstitions qu'ils faisaient pour la santé du roi on s'abstint de verser du sang aux environs de la capitale, et l'ont fit partir les prisonniers à vingt-cinq lieues au sud de Séoul.

Les martyrs avaient été rejoints par Joseph Tieng, le maître de maison de M. Pourthié. Leurs jambes, affreusement battues, avaient été grossièrement enveloppées de papier huilé, mais ne pouvaient les soutenir, et pour une si longue marche, on les fit monter à cheval. Ils eurent tout le temps de se préparer à la mort, et ce voyage fut employé en saintes méditations, en conversations pieuses, en cantiques d'actions de grâces. Comme les apôtres autrefois, eux aussi s'estimaient heureux d'avoir quelque chose à endurer pour le nom de Jésus, et leur tranquillité en allant à la mort était un sujet de perpétuel étonnement pour tous ceux que la curiosité attirait auprès des prisonniers.

Le soir du jeudi saint, les satellites faisaient entre eux le projet de se détourner de leur chemin et d'aller à la ville voisine montrer les Européens pour de l'argent. Mgr Daveluy les entendit et les reprit vivement de leur honteux calcul. " Non, non, dit-il, il ne doit pas en être ainsi ; c'est demain que nous devons mourir. Conduisez-nous donc droit au lieu de l'exécution."

Les soldats de l'escorte se regardèrent tout confus, et abandonnèrent leur projet. Ils donnèrent ainsi, sans le savoir,

satisfaction au pieux désir des martyrs de verser leur sang au jour même et à l'heure où le Sauveur daigna mourir pour nous !

Le lendemain donc, jour du vendredi saint, on conduisit les cinq confesseurs au bord de la mer, sur la plage. Le mandarin chargé de l'exécution ordonna à ses soldats de prendre leurs vieux fusils et de se tenir prêts à tirer sur les martyrs en cas de besoin. La foule était immense et deux cents soldats armés de longues piques avaient peine à la contenir. Avant de faire commencer l'exécution, l'orgueilleux mandarin voulut les humilier et leur ordonna de se prosterner devant lui à la façon orientale. Les nobles victimes se refusèrent à subir cette insulte et se contentèrent de le saluer selon l'usage français. Blessé dans son amour-propre, le lâche les fit alors jeter violemment à terre devant lui.

Les bourreaux, après avoir dépouillé Mgr Daveluy de tous ses vêtements, lui attachèrent les bras à la hauteur des coudes, derrière le dos. Ils le firent mettre à genoux et pencher la tête en avant. C'est alors que commença une scène inouïe. Par un infâme calcul, le bourreau, au lieu de lui trancher la tête d'un seul coup, lui fit seulement une profonde blessure d'où jaillissaient des flots de sang. Alors, jetant son sabre, il refusa de continuer sa besogne à moins d'une augmentation de salaire. Spéculant sur la pitié que les souffrances atroces de sa victime devaient éveiller chez le mandarin, il avait choisi ce moment, où il se croyait nécessaire, pour exiger davantage. Mais l'avarice tenait le cœur du mandarin tout autant que celui de ce misérable, et tandis que leur victime, baignée dans son sang, se tordait dans les convulsions d'une affreuse agonie, ces hommes ou plutôt ces tigres, débattaient froidement le salaire de l'exécuteur ! Enfin, après une discussion assez longue, l'ignoble marché fut conclu et deux autres coups de sabre terminèrent les souffrances de Mgr Daveluy.

M. Aumâtre reçut deux coups, un seul suffit pour M.

Huin et les deux chrétiens, leurs compagnons. Les corps des martyrs restèrent trois jours sur le rivage, abandonnés aux animaux carnassiers et aux oiseaux de proie qui, cependant, les respectèrent. Les païens du voisinage les enterrèrent enfin dans une fosse commune, et, plusieurs mois après seulement, lorsque le feu de la persécution s'était un peu ralenti, des chrétiens dévoués leur donnèrent une sépulture plus honorable. Ils trouvèrent alors les corps des martyrs intacts et sans odeur, à l'exception de M. Huin qui, dit-on, portait une légère trace de corruption.

* * *

Il y avait vingt ans que Mgr Daveluy travaillait en Corée. Depuis neuf ans il avait été sacré évêque d'Acône et coadjuteur de Mgr Berneux auquel il succéda seulement pendant vingt-deux jours. Plein de zèle pour la mémoire des martyrs coréens, il avait, grâce à sa profonde connaissance de la langue, fait avec fruit et surtout dirigé d'immenses travaux sur leurs vies, leurs travaux et leurs souffrances. Il avait aussi composé et corrigé des livres de piété et achevé un dictionnaire latin-coréen, ouvrage très utile aux nouveaux missionnaires surtout. Malheureusement, presque tout le fruit de tant de travaux fut anéanti dans un incendie.

Ce saint évêque était très mortifié, porté à l'austérité et même à la sévérité envers lui-même. Son zèle pour le salut des âmes lui faisait oublier les infirmités qu'il avait contractées, ainsi que des peines intérieures qui l'affligeaient parfois, et malgré ses épreuves il était toujours plein de courage pour l'administration de ses chrétiens et la composition d'ouvrages littéraires très précieux.

M. Aumaître était en mission depuis deux ans et demi seulement et M. Huin depuis huit mois. Ils étaient très aimés de leurs chrétiens et leur santé ainsi que leur zèle promettaient une longue et fructueuse carrière.

Dieu dans sa sagesse les appela à la couronne dès le début. C'était le seul regret que paraissait avoir M. Huin en marchant au supplice. " Mourir sitôt, disait-il, et sans avoir encore rien pu faire pour le salut de ces pauvres païens ! " Saints désirs de ce cœur d'apôtre ; tout entier au sort malheureux de ses propres bourreaux, il oubliait ses souffrances et sa mort même qui étaient cependant la preuve la plus grande et la plus efficace de son amour pour eux.

Majorem caritatem nemo habet, ut animam ponat quis pro amicis suis !

* * *

Telles furent les principales victimes de cette horrible persécution de 1866. Trois autres missionnaires, parmi lesquels le futur vicaire apostolique de la Corée, Mgr Ridel, échappèrent à travers mille périls et comme par miracle aux recherches des persécuteurs. Des centaines de chrétiens furent mis à mort juridiquement ou massacrés par les soldats ; d'autres, en plus grand nombre peut-être, périrent de misère dans les montagnes et les forêts.

La dernière prière des apôtres de la Corée allant à la mort était celle du divin modèle des martyrs, sur sa croix, une prière pour leurs bourreaux, un sentiment de compassion sur ces pauvres aveugles ! Aveugles, en effet, ces tyrans et bourreaux de Corée qui ouvraient ainsi au large les portes du ciel à leurs victimes, se fermant à eux-mêmes la voie de la vérité et du salut ! Ils voyaient sans pouvoir la comprendre la joie surnaturelle qui illuminait le visage des martyrs, tandis que le sabre brillait au-dessus de leur tête ; ils entendaient avec surprise leurs chants de triomphe au milieu des tortures et restaient stupéfaits de cette allégresse devant la mort ignominieuse et épouvantable qu'ils leurs réservaient.

Pour eux, le sabre du bourreau, comme autrefois la croix pour les Juifs déicides, était un scandale et une folie sans nom. Scandale et mystère de sainte folie des amis de Dieu

qui se renouvelleront aux yeux des impies jusqu'à la fin des destinées de l'Eglise sur cette terre !... .

Le spectacle de cette sainte folie eut son écho quelques mois plus tard, dans la capitale de la France. En septembre 1866, la nouvelle du martyr des deux évêques et de sept missionnaires de la Corée parvint au séminaire des Missions Étrangères. Tout en déplorant les désastres de cette belle mission et le sort malheureux de tant de chrétiens désormais sans pasteur, les aspirants aux missions remercièrent avec joie le Seigneur qui avait daigné choisir cette fois encore, dans leur petite Société, de si nombreuses et si pures victimes. Joie et cantiques d'actions de grâces qui auraient bien étonné, scandalisé peut-être, ces milliers d'hommes qui allaient dans les rues voisines, courant à leurs affaires ou à leurs plaisirs, s'ils en avaient connu l'étrange motif.

O saint amour des âmes, embrase-nous, consume-nous et règne dans tous les cœurs ! Roi des martyrs, nous vous louons à jamais ! *Te martyrum candidatus laudat exercitus !*

EPILOGUE

“...Aujourd'hui, comme au temps de saint Jérôme, il est vrai de dire que le triomphe des martyrs est la force et la gloire des peuples qui les ont produits.

“...O France, lève tes yeux et vois : tes enfants sont partout dans la vaste étendue des Indes, en Chine, au Japon, dans toutes les provinces de l'empire d'Annam ; tu les retrouves aux États-Unis, au Canada ; tu les contemples même dans les îles de l'Océanie et jusque sous les glaces du pôle ! La gloire de tes martyrs sera l'étincelle qui allumera, dans d'autres âmes, le feu des grands dévouements et des actions généreuses. Mais l'ieu ne se laisse jamais vaincre en libéralité, et tu n'auras point à regretter des sacrifices qu'il paie au centuple.

“...N'est-il pas permis d'espérer que les établissements

français dans l'Extrême-Orient deviendront comme les avant-postes de l'Évangile, qu'un contact plus facile, des relations plus fréquentes ouvriront les yeux à ces peuples assis encore à l'ombre de la mort et feront briller à leurs regards les divines clartés de la foi. Nous pouvons espérer ces heureux résultats, nous devons les demander tous à Dieu et y concourir par nos aumônes et nos prières en faveur des missions. ”

(Lettre pastorale de Mgr Fillion, évêque du Mans, à l'occasion du martyre de Mgr Berneux.)

FIN

JOURNAL
D'UN
VOYAGE DANS LE DISTRICT ATHABASKA

Pour y établir une nouvelle mission
durant l'hiver de 1896

Par Mgr E. Grouard, *Oblat de Marie-Immaculée,*
Vicaire apostolique

(Suite et fin) (1)

(*Les Missions Catholiques*).

VII

Le retour. — Jours d'épreuves. — Un accueil glacial. — Rencontre du sorcier Wekimawatchabew. — Visite du ministre protestant. — 47 degrés de froid. — Rentrée à la mission Saint-Bernard.

Avant de partir, il faut renouveler nos provisions. Je demande à M. Charles Hoole :

“ — Pouvez-vous nous céder de la farine, du poisson, du lard ou de la graisse pour notre voyage de retour ? ”

Il n'est plus, on le voit, question de *Pimikan* ou de viande sèche, qui n'existent plus guère ici également qu'à l'état de souvenirs. A ma demande, Charles répond :

“ — Poisson assez, farine, un peu ; lard, graisse, mélasse, point... ”

(1) Voir les *Annales de la Propagation de la Foi*, No 62, p. 736, juin 1897.

Le Frère Jean-Marie et Félix firent à cette déclaration une moue peu dissimulée.

“ — Mais, ajouta-t-il, il y a peut-être encore dans le magasin quatre ou cinq boîtes de viande en conserve. Vous pouvez les avoir si le prix vous convient. Quoiqu'il soit élevé, je ne puis rien en rabattre, car il m'a été imposé. ”

Alors le Frère, qui, en sa qualité de cuisinier, avait incontestablement le droit de dire son mot sur ce sujet, affirme, d'un ton convaincu, que ces boîtes sont justement notre affaire. Si elle coûtent un peu cher, je suis après tout un évêque et enfin ceux qui ont l'honneur de m'accompagner ont bien une certaine raison d'espérer que cet honneur ne sera pas stérile, mais leur procurera au moins de temps en temps l'avantage substantiel d'un repas civilisé.

Et, ce disant, il indiquait du coin de l'œil notre Félix dont il jugeait utile de ne pas froisser les susceptibilités gastronomiques. Je ne pouvais résister à de tels arguments et nous nous payâmes le luxe de cinq livres de viande préparée à Chicago ! Quarante livres de farine et cinquante poissons complètent notre approvisionnement.

*
* *
*

Il serait superflu de raconter les misères et les aventures de notre voyage de retour. Qu'il suffise de dire que le ciel fut aussi inclément, les averses de neige aussi abondantes, les chemins aussi mauvais, le froid aussi intense et même parfois plus qu'en venant au Wabaskaw. Le cher P. Dupé surtout eut à souffrir dans deux circonstances qui méritent d'être mentionnées.

En repassant au lac de la Truite, M. Beaton m'avertit que de l'autre côté de ce lac, à une distance de quarante kilomètres, un sauvage malade demandait la visite d'un missionnaire. François Auger ajoutait que ce sauvage avait une nombreuse famille et que plusieurs autres Cris demeuraient

près de lui. Ces pauvres infidèles n'ont encore vu ni prêtre catholique, ni ministre protestant, et ils ne distinguent guère l'un de l'autre, si bien que le malade avait dit :

“ — Le premier qui passera, quel qu'il soit, priez-le de venir me voir. ”

J'envoyai donc le P. Dupé avec Félix, qui prit la carriole du Frère, et François que j'engageai exprès pour les guider, car ni l'un ni l'autre n'avait connaissance du chemin.

M. Beaton les suivit dans le but d'acheter là quelques fourrures. Un autre traiteur les accompagna dans le même dessein. Le temps était très beau, mais le froid excessivement vif et, ce qui le rendait encore plus intolérable, un fort vent soufflait du nord, vous coupait le visage et vous pénétrait jusqu'à la moëlle des os. Il fallait courir sans relâche pour entretenir la chaleur du corps.

* * *

Le P. Dupé arriva à la nuit chez son malade et que trouvait-il ? La plus misérable des huttes, formée seulement d'arbres fendus par le milieu, et plantés en forme de loge à côté les uns des autres. Pas de ciment ou de *bousillage* ; pas de mousse ; rien pour boucher les interstices et arrêter l'air extérieur qui circulait là dedans en toute liberté. Au centre, un tas de cendres sur lesquelles de petits morceaux de bois se dressaient en désordre, brûlant sans doute, mais ne formant qu'un feu dérisoire qui donnait beaucoup plus de fumée que de chaleur.

Accroupi devant ce triste foyer, une couverture sur la tête et les épaules, les mains étendues sur les tisons, grelotait un homme d'une cinquantaine d'années. Ses membres amaigris, son air souffreteux annoncent assez la gravité de sa maladie. Ses deux femmes sont là à côté de lui ; dans le fond de la hutte, des enfants, entassés les uns sur les autres et recouverts de vieilles peaux en loques, essayent de se réchauffer mutuellement.

Le Père touche la main du malade et lui dit :

“ — J’ai appris que tu désirais me voir et je suis venu. ”
Point de réponse.

“ — Voyons, continue le Père ; l’état dans lequel je te trouve me fait compassion ; qu’est-ce que tu as ?

“ — J’ai, répond enfin le malade, que je te défends de baptiser mes enfants et, par ailleurs, laisse-moi tranquille ! ”

Le Père fut un peu surpris de cet accueil étrange ; mais il n’insista pas. Cependant on lui laissa apporter ses couvertures dans ce misérable réduit où du moins, on lui permettait de passer la nuit. Il sortit pour aller visiter les cabanes voisines.

Un objet qu’il n’avait pas distingué en entrant attira son attention. C’était, hélas ! un *manitokan* des mieux conditionnés, entouré de banderolles de diverses couleurs, et de quantité d’objets plus ou moins bizarres qui lui étaient offerts en sacrifice. Cette vue l’affligea et il délibéra un instant s’il ne renverserait pas cette idole comme nous avons fait de celle de *Wesimat*. Il se retint afin de ne pas trop indisposer les gens et commença sa ronde.

Bien qu’il fut fort tard, tout le monde était tenu en éveil par la vue des traiteurs cherchant à acheter des fourrures. Le Père fut reçu partout avec une froideur qui paraissait étudiée. En continuant sa visite, il rencontra *Wekimawatchabew*, le misérable sorcier dont j’ai raconté les hauts faits à propos du meurtre commis au lac la Truite. Il s’expliqua alors l’accueil glacial qui lui était fait et sans jugement téméraire se dit à lui-même : *Inimicus homo hoc fecit* ; car il ne pouvait plus douter que cet *arc parfumé* (c’est le nom *cri* du sorcier) n’eût décoché toutes ses flèches empoisonnées dans le cœur des habitants du hameau, afin d’entraver le mouvement de conversions qui s’y était manifesté. Le Père ne se découragea pas cependant et acheva sa tournée nocturne, annonçant aux gens qu’il la recommencerait le lendemain durant le jour.

De retour à la cabane où son lit avait été déposé, il trouva le malade dans le même état. Déjà la nuit était fort avancée, il était trois heures du matin. Le froid n'avait rien perdu de son apreté ; le vent du nord soufflait sans interruption, et les parois disjointes de la hutte lui livraient partout passage. Aussi faisait-il à l'intérieur presque aussi froid que dehors. Le Père ne put se réchauffer ; il s'enveloppa tout tremblant dans ses couvertures où il grelotta jusqu'au jour sans fermer l'œil une minute.

Dès que les gens furent debout, il recommença ses visites, semant dans les âmes quelques germes qui pourront lever plus tard. Au moment où il se préparait à partir, on vint le prier de baptiser cinq petits enfants. Hélas ! il avait espéré une moisson plus abondante, et quand il me rejoignit, il était à peine convaincu que son expédition fût autre chose qu'un échec désastreux. Aussi en veut-il à ce *Wekimawatchabew* auquel il promet de livrer de nouvelles batailles. Oh ! quelle belle et douce vengeance il en tirera, s'il réussit à le convertir un jour !

* * *

Le Père n'était pas encore de retour et je l'attendais dans la maison de François Auger en donnant des leçons de catéchisme, quand je reçus l'honneur inespéré de la visite du ministre du Lac des Esclaves qui se rendait au Wabaskaw à l'appel de son évêque.

Notre entrevue, de courte durée, se borna à quelques phrases de politesse banale et à un échange d'observations impartiales sur la rigueur du froid, l'abondance de la neige, et les difficultés du voyage. En reconduisant mon visiteur, je lui dis :

“ — Vous venez, Monsieur, de battre le sentier qui conduit au petit Lac des Esclaves ; nous vous avons rendu le même service sur le chemin qui va au Wabaskaw. J'espère que nous profiterons mutuellement de ces avantages. ”

Mes souhaits ne se réalisèrent point. De nouvelles bourrasques de vent et de neige vinrent tout bouleverser et j'avouerai franchement que, dans ces fâcheux contretemps, je trouvais une petite consolation à la pensée qu'au moins le ministre n'avait pas plus de chance que nous.

* * *

Dans une autre circonstance, le P. Dupé fut encore particulièrement éprouvé.

Le 12 février a été peut-être le jour le plus froid de l'année. Le thermomètre marquait 47 degrés centigrades au-dessous de zéro. Ajoutez à cela un vent des plus malencontreux, car, à pareille température, un calme presque parfait règne ordinairement, ce qui rend la vie possible. Nous étions fort heureusement dans la forêt, et les arbres nous fournissaient une protection très appréciée. Cependant, ils ne pouvaient empêcher tout à fait le vent de se glisser entre leurs troncs, ni supprimer son influence désastreuse. Le fait est que, pour ma part, j'eus toute la peine du monde, par des frictions cent fois renouvelées, à me préserver le nez et les joues du danger de geler.

* * *

Le P. Dupé avait lutté comme les autres, quand, vers la fin de la journée, il parut ralentir sensiblement sa marche. Il était, sans doute, fatigué, et il n'y avait là rien de surprenant. Nous ne tardâmes pas à trouver une place favorable au campement, et nous nous mîmes à le préparer. Je fus étonné de voir le Père, ordinairement très actif, à ce moment-là remuer à peine.

“ — Vous êtes bien fatigué ? lui dis-je. ”

“ — Ce n'est pas tant la fatigue, me répondit-il, qu'un certain engourdissement qui me lie les membres. Je ne puis même plus me servir de mes mains. ”

Il n'y avait nul doute, il était en train de geler, et s'il eût fallu chercher au loin et longtemps du bois pour faire du feu, comme cela arrive quelquefois, il serait changé en statue de glace. Mais heureusement, nous en avons là, sous la main, une quantité considérable. Dès qu'il vit la flamme briller, le pauvre Père y plongeait avidement les mains, trop avidement même, car il se fit aux doigts quelques légères brûlures.

“ — Que voulez-vous ? disait-il, j'ai envie de vivre ! ! ”

Petit à petit cependant la flamme grandissant envahit tout le bûcher, et nous avons enfin un véritable feu de joie qui dissipe toutes traces d'engourdissement. Mais aussi, le frère Jean-Marie a-t-il fait un hécatombe d'arbres entiers ! Les trembles secs se dressent nombreux à l'entour, et ils tombent en masse sous les coups de sa hache. Plus il en abat, plus il veut en abattre. Il semble dire au P. Dupé :

“ — Ne craignez pas mon Père ; tant que je serai là vous ne gèlerez pas ! ”

Il ne fait trêve à sa fureur de bûcheron que pour préparer le souper ; mais c'est pour recommencer ensuite à la lueur de la flamme. Nous avons, grâce à son zèle, un tas de bois monstrueux. Cependant le matin, quand nous quittons le campement, il n'en reste plus que les cendres, car nous n'avons guère laissé le feu s'amortir durant la nuit. Nous nous sommes levés à tour de rôle pour jeter dans le brasier toute cette provision de combustible. Eh bien ! le croirait-on, à deux pas de distance, nous ne sentions presque plus la chaleur de ce feu, tout ardent qu'il fût. Il faut avouer que le bois de tremble chauffe beaucoup moins que le bois d'épinette, dont une quantité moindre eût produit un meilleur effet.

Si on nous accusait de folle prodigalité en ménageant si peu les arbres de la forêt, je répondrais tout simplement que nous n'avons aucun scrupule à ce sujet ; les arbres n'en pourriraient pas moins sans profit pour personne. N'est-il

pas mieux de les employer à réchauffer d'honnêtes chrétiens comme nous ? N'est-ce pas pour cela que le bon Dieu les a faits ?

Il n'y a encore dans ce pays ni lois, ni règlements, ni administration quelconque s'occupant de cette matière. Cependant, il serait fort utile que le gouvernement prit des mesures pour prévenir la destruction des forêts, non pas en empêchant les voyageurs de se chauffer autant qu'ils voudront en hiver, mais en punissant ceux qui, par une négligence coupable, laissent courir le feu en été, ce qui occasionne des incendies effroyables et des ravages dont on ne se fait pas une idée. Je ne saurais évaluer le nombre de kilomètres carrés, dévastés par ces incendies, que nous avons remarqués durant notre voyage. Si encore le mal se bornait à détruire des arbres, je ne le déplorerais pas tant ; mais que d'animaux à fourrures ou même de menu gibier périssent dans ces conflagrations périodiques !

* * *

Il est temps de clore ce récit beaucoup trop long. Le 17 février nous ramena tous à Saint-Bernard, sains et saufs, bien qu'un peu fatigués. Quelques jours de repos nous prépareront à de nouvelles courses, et nos chiens surtout ont absolument besoin de refaire un peu leurs forces épuisées.

FIN

A TRAVERS LE DAHOMEY

PAR LE

R. P. Martin, des Missions Africaines de Lyon

(*Les Missions Catholiques*)

Envoyé par le R. P. Préfet pour reconnaître les régions qui nous intéressent au point de vue de nos œuvres, je partis d'Agoué, le 20 avril 1896, pour me diriger par la lagune sur Ouidah, laissant Grand-Popo derrière moi. Je restai quelques jours avec les confrères qui me firent bien des objections sur les difficultés de mon excursion.

“ — Ce n'est pas prudent, me disaient-ils, de partir seul dans l'intérieur sans vous faire accompagner d'un enfant qui pourrait au moins faire votre cuisine en chemin.

“ — Je la ferai moi-même, leur répondis-je, et je ne pourrai pas alors me plaindre du *koukou* (cuisinier). Si je me trouve souffrant, je me ferai préparer la nourriture par une des femmes du maître de la maison.

“ — Irez-vous vous-même au marché ?

“ — Et pourquoi pas ?... D'ailleurs, je peux envoyer un de mes porteurs.

“ — Ils vous abandonneront au milieu de la brousse..., que ferez-vous alors ?

“ — Ce que je ferai !... Assis sur mes caisses, j'attendrai que des passants veillent bien prendre et porter mon paquet jusqu'au prochain village.

“ — Reste une autre difficulté. Vous parlez un peu le *mina* et le *dahoméen* ; mais, ces gens, peu habitués à votre accent, et dans ces contrées où les langues varient si sou-

vent, auront peine à vous comprendre. Un interprète vous-serait d'une grande utilité.

“ — Bah !... je me débrouillerai bien. Ce sera aussi pour moi un moyen de me perfectionner dans les langues indigènes. ”

Les confrères sont rassurés aujourd'hui qu'ils me voient de retour avec des joues plus arrondies qu'au départ.

* * *

Il y a à Ouidah des féticheurs qu'on appelle *Maou-Non* et qui n'adorent que *Maou* (Dieu). Quand on leur demande quel est ce Dieu, ils répondent. “ C'est le Maître du monde qui a tout créé. ” Ils prétendent même se rapprocher de nous. L'un d'eux me disait :

“ — On vous appelle *Maou-Non* (prêtres de Dieu) ; nous aussi, nous sommes des *Maou-Non*. ”

Et me montrant une femme très âgée que les autres entouraient d'un grand respect, il ajouta :

“ — Voilà la *Maou-si* (mère de Dieu). ”

Les *Maou-Non* vinrent à la mission catholique nous faire une visite, car ils nous regardent un peu comme des leurs, puisqu'ils servent comme nous le Créateur du ciel et de la terre. En cela, en effet, on peut dire qu'ils sont plus avancés que les autres Noirs. Pour ces derniers, Dieu est trop grand, il ne s'occupe point des mortels. Voilà pourquoi ils font des sacrifices de moutons, de poules (autrefois au Dahomey des sacrifices humains), pour apaiser les fétiches aux mauvais génies. Quant aux *Maou-Non*, ils négligent le culte des fétiches pour adorer *Maou*. Ils sont donc plus près de la vérité. Mais, s'ils ont une idée plus juste que les autres du Dieu des chrétiens, malheureusement ils ne l'adorent point de la même manière que nous, et joignent à leurs cérémonies toutes sortes de superstitions.

Après une demi-heure de tam-tam et de danses peu variées, ils se retirèrent enchantés du bon accueil que nous leur avions fait.

* * *

Laissant donc Ouidah, mes porteurs et moi, nous prenons la route d'Abomey. Trois enfants, un charpentier et ses deux apprentis, devant se rendre à la mission catholique d'Agony, se joignent à nous pour une partie du voyage. Le lendemain ils prendront une autre direction plus à l'est pour gagner la province d'Agony.

Un bidon en bandoulière et, pour toute arme défensive, un vieux bâton, je suis par derrière la petite caravane.

La route est belle de Ouidah à Abomey. Large de trois à quatre mètres, elle est unique au Dahomey, peut-être même dans toute cette partie du continent, excepté dans la section traversée par la Grande Lama.

Nous entrons dans les bois. Les arbres, s'entrelaçant au-dessus de nos têtes nous mettent à l'abri du soleil. L'air est plus frais et la marche moins difficile. Savi reste derrière nous et nous traversons des champs de maïs. L'igname, principale nourriture des Noirs, commence à sortir de terre. Le sol s'élève graduellement. Nous arrivons à Tori au plus fort de la chaleur. Il est trois heures de l'après-midi.

Voici une petite marchande d'eau : pour un sou nous pouvons boire à satiété. L'eau est précieuse au Dahomey. A l'exception des villages qui longent le Ouénié et le Zou (affluent du Ouénié), toutes les localités dahoméennes en sont privées et les Noirs vont quelquefois très loin chercher une eau plus ou moins potable et nos braves soldats souffrirent beaucoup de la soif au temps de la guerre.

Tori est le grand marché qui approvisionne Ouidah, la ville commerçante. Après m'être promené à travers ses rues étroites et malpropres, je sors de la ville (si l'on peut appeler ainsi un amas de cases faites en terre et couvertes de paille).

J'aperçois des singes grimant dans les arbres. S'il y a des mécontents au Dahomey, je suis bien sûr que ces bêtes sont du nombre. Les singes sont fétiches ici, et, par le fait même sacrés. Ils semblent le savoir, aussi voilà pourquoi ces messieurs à longue queue se croyaient tout permis autrefois et venaient sans façon grignoter le maïs au marché. Les femmes s'éloignaient pour les laisser plus libres et semblaient mêmes fières de ces singuliers convives. Mais les beaux jours ne sont plus ! Depuis que nos valeureux et joyeux soldats du bataillon d'Afrique ont passé par là, on voit les quadrumanes rôder timidement autour du marché. Sans scrupule aucun les troupiers tiraient sur les pauvres bêtes pour améliorer un peu leur menu. Ce n'est plus qu'à la faveur des ténèbres aujourd'hui qu'ils viennent ramasser les grains qu'ont laissés par pitié et dévotion quelques bonnes négresses.

Après une nuit de repos à Tori, tout mon monde se réveille au chant du coq. En ces pays, c'est le meilleur moment pour voyager, si l'on veut éviter les rayons du soleil d'Afrique : à huit heures bien souvent ils sont déjà pénibles à supporter. Nous n'avons pas marché une heure qu'un orage se déclare. Il faut s'y attendre, nous sommes au temps des orages. Aussi me suis-je permis l'emplette d'un parapluie. Le vent devient plus fort. Impossible de le tenir ouvert. Il a plusieurs années d'Afrique et il a essuyé bien des averses. En quelques minutes je suis littéralement trempés des pieds à la tête. Nous allons plus vite par cette fraîcheur, clapotant dans les mares. Quant aux Noirs, que les habits n'embarassent point, c'est un bain de plus, voilà tout. Mes porteurs s'arrêtent, qu'est-ce !... Ils ont vu deux serpents à tête triangulaire qui, surpris par la bourrasque, cherchaient un trou pour s'abriter.

Enfin, après deux heures de pluie, le soleil reparait et nous réchauffe. Mille papillons aux diverses nuances viennent égayer notre route jusqu'à Allada.

Séparée du Dahomey pour le gouvernement, Allada possède un roi qui a sous sa direction un grand nombre de villages dispersés entre l'Ouéné et le Couffo. Comme dans tous les grands centres, il y a un résident. Au sortir de la ville quelques pieux indiquent l'emplacement d'un ancien camp dahoméen.

De là jusqu'à Henvi, la route continue à être belle : nous marchons littéralement sous une voûte de verdure pendant toute une journée.

La nuit venue, nous étendons nos nattes et nous nous endormons en compagnie des moustiques. A quatre heures, nous sommes debout, nous laissons le chemin d'Abomey pour tourner à gauche. A la route droite et large, succède un tortueux chemin de cinquante centimètres.

A Toffo, mes porteurs me conduisent chez un commerçant qui m'offre une case confortable. Après les saluts ordinaires : " Okou ! Okou ! (Comment vas-tu ?) ," le maître de la maison m'apporte un canard que je condamne à mort, séance tenante. Puis, je vais m'étendre sur une natte à côté des fétiches.

On m'apporte de l'eau et je me désaltère. Après en avoir bu, j'apprends que l'eau avait été offerte aux fétiches. J'ai donc bu l'eau sacrée. Mes entrailles ne s'en trouvent pas plus mal pour cela. Les femmes de la maison viennent tour à tour me saluer et parler aux fétiches.

Voulez-vous savoir l'occupation des hommes et des femmes au Dahomey, comme à peu près dans tous les pays noirs ? En général, l'homme fait le commerce des amandes ou de l'huile de palme ; il va à la Côte vendre ses produits. Il cultive les champs, ou apprend, comme sur le littoral différents métiers. Il pousse la pirogue, il sert de porteur. Le maître de la maison ne travaille pas. Il commande, fume sa pipe et boit le vin de palme ou du tafia.

La femme fait les récoltes et souvent travaille la terre. A elle d'aller puiser l'eau à la source ; à elle de couper du bois

C'est encore elle qui va au marché, avec de très lourdes charges sur la tête. Naturellement la cuisine est préparée par les femmes, à tour de rôle. Le maître mange tout seul ; ses femmes lui présentent la nourriture à genoux. Elles s'agenouillent de même pour lui parler. Il invite quelquefois son fils aîné, parce qu'il est son héritier, à manger avec lui ; mais c'est assez rare. Il s'occupe un peu du premier et néglige entièrement les autres. C'est à la mère qu'incombe le soin de nourrir l'enfant. Aussi, celui-ci connaît plus sa mère que son père. C'est bien naturel. La vie de famille n'existe pas.

Si le mari ne fait point de commerce, il ne vit que du produit du travail de ses femmes. Voilà pourquoi il tient à en avoir beaucoup.

J'ai tout un bazar avec moi : colliers dorés, perles, tabac et divers autres bibelots. Ces différents objets me servent pour payer mes porteurs, pour m'acheter des poules et reconnaître les gracieusetés de mon hôte. L'argent n'est pas encore connu partout. Le maître de maison en partant me confie son enfant pour lui apprendre à lire et à écrire. Il peut avoir dix ans. J'en juge par sa taille, car l'on chercherait en vain son extrait de naissance. Je l'accepte volontiers ; pour moi, je vois déjà en lui un chrétien de l'avenir, le premier chrétien dans cette contrée. J'en remercie le bon Dieu.

* * *

Au sortir de Toffo nous rencontrons une partie de la grande *Lama*. En passant par ici, j'ai contourné un peu cet immense marais fangeux ; mais ce n'est pas le chemin habituel. En temps ordinaire il faut deux à trois heures pour le traverser. Aux grandes pluies, il faut quelquefois deux journées. Figurez-vous un chemin tortueux avec des bosses et des trous où viennent se déverser les eaux du Ouénié et du Zou (affluent du Ouénié). On enfonce jusqu'aux

genoux dans la vase et parfois jusqu'à la ceinture. Ajoutez à cela des pots cassés et des bouteilles brisées jetées ça et là, vous aurez une idée d'une route nationale à travers un marais dahoméen. On est obligé de se tenir à des branches d'arbres ou aux grandes herbes pour pouvoir avancer. On se repose quelques heures sur un monticule quand on en rencontre, pour recommencer aussitôt après cette pénible marche.

Pour le blanc qui va en hamac, vous voyez d'ici quel plaisir il éprouve à être porté sur la tête des Noirs qui le secouent comme dans un panier à salade. Je n'ai pas à souffrir de ces inconvénients pour le moment. Je vais à pied, et cependant, les chemins que je suis n'ont rien de poétique. Par trois fois je glisse et je tombe dans la vase. Mes porteurs n'ont pas le temps d'en rire, ils sont trop occupés à garder leur équilibre.

Tout a une fin, même les marais du Dahomey. Nous arrivons à un village. On me conduit chez un *boukounon* (divin) du pays. Nous passons la nuit là et, avant le lever du soleil, le lendemain, nous avons déjà fait plusieurs kilomètres.

Nous sommes près de la capitale des rois du Dahomey. Les champs sont mieux cultivés ; comme dans nos grands centres de population en Europe, il y a en Afrique des faubourgs pour alimenter le marché de la ville principale. Quelques chevaux dispersés dans la plaine indiquent la demeure de quelques princes ou *cabécères*. La route devient plus large et montante, les cases sont plus grandes et mieux entretenues. Tout indique qu'il y a des habitants aisés dans ces maisons. Nous sommes à Bécou. Beaucoup de princes et de chefs se retirent là et ne vont à la ville que pour les affaires et aussi pour saluer le roi.

Voici Abomey !... Béhanzin dans la prospérité... Béhanzin vaincu... Fétichisme... Captifs de guerre... sacrifices humains. Toutes ces pensées se croisent dans mon esprit au moment où nous entrons dans la capitale du Dahomey par la porte

du sud. Missionnaire depuis six ans, j'ai connu le Dahomey avant la guerre. Je le vois aujourd'hui après sa défaite.

Que les temps sont changés !

Quelques flâneurs dispersés çà et là sur notre chemin nous regardent passer. Ma soutane blanche attire l'attention. Nous tournons à gauche pour nous rendre au camp français. Nous rencontrons une femme du roi. Une petite négresse, marchant devant elle, porte au cou une clochette, pour avertir les passants de s'écarter. Cette étiquette des rois dahoméens n'est point faite pour le Blanc. M. le Résident, qui cumule les fonctions d'administrateur et d'inspecteur de la garde civile, me fait un bon accueil. Une grande case est mise à notre disposition et nous nous installons de notre mieux.

La nuit a été bonne et le soleil se lève radieux. Je prends mes dispositions pour faire une promenade à travers les rues de la capitale. A tout Seigneur tout honneur. Allons d'abord chez Hagoliagbo, successeur de Béhanzin. L'interprète de la résidence m'accompagne. Il ne convient pas qu'un Blanc, et encore moins un prêtre, aille seul. Car, le dernier des princes a un enfant qui trotte derrière lui : plus on est élevé en grade, plus on a de suivants.

On reconnaît les princes et les princesses, d'abord à leur fière démarche, en second lieu, à la manière dont ils jettent leur pagne sur leurs épaules. Il faut voir Topa-Mélé, premier prince et propre frère de Béhanzin, se draper dans son pagne. Il a refusé la couronne que lui offrit le général Dodds ; il a compris qu'un roi d'Abomey aujourd'hui n'est qu'un roseau entre les mains du Gouvernement français.

Hagoliagbo lui-même n'est guère fier de sa royauté. On a démembré son royaume et tout dernièrement encore on l'a menacé de le détrôner s'il revenait aux anciennes coutumes. Il ne bouge plus maintenant.

Nous longeons le palais du roi. Il a au moins un kilomètre de long sur deux cents mètres de large. Les murs d'enceinte d'une épaisseur d'un mètre peuvent en avoir huit de hauteur. Sinbodjii est le nom du palais. Figurez-vous une agglomération de cases en paille plus ou moins bien faites pour loger les femmes du roi et de vieilles femmes occupées seulement à aller chercher l'eau et le bois. Béhanzin avait plus de femmes que l'on ne compte de jours dans l'année.

Un pan de mur est tombé : ce qui me permet de jeter un coup d'œil dans l'enceinte de la résidence royale. J'aperçois des cases en ruine. Le maïs et l'igname poussent partout, autour et à la porte des cases. Quand la récolte viendra, on n'aura qu'à tendre la main pour cueillir les épis.

Des Noirs accroupis sur les talons jasant en attendant les ordres du roi. Ce sont les gros bonnets de l'endroit. Toutes les affaires se traitent sur la place d'abord. Quand chacun a donné son avis, on transmet les délibérations à Hagoliagbo qui juge en dernier ressort.

Un prince arrive, alors tous les fronts se couvrent de poussière ; pour un chef, on se contente de frapper des mains pour le saluer. Le tam-tam fait entendre de temps en temps des sons discordants et quelques Noirs s'évertuent à faire les plus disgracieuses contorsions : c'est ce qu'on appelle danser ici.

* * *

On nous a vus arriver. Averti par son introducteur noir, le roi nous fait inviter à entrer. Nous traversons plusieurs cours, nous baissant à toutes les portes. Le roi est assis sur une natte, entouré de nombreuses femmes. Des pagnes de diverses couleurs, artistement placés au-dessus de leurs têtes, forment un plafond et cachent les araignées du toit. A mon arrivée le roi se lève et me tend la main. On nous offre des chaises.

Chose bizarre ! Hagoliagbo s'est payé le luxe d'un cache-

nez singulier, un cache-nez métallique. Le roi a appelé un forgeron qui a pris les mesures exactes de son appendice nasal. L'artiste est arrivé à lui adapter une petite plaque en métal blanc, percée de nombreux trous pour empêcher le sable d'entrer dans ses augustes narines. Le tout se tient comme des lunettes par un fil en laiton. Cela m'a fait l'effet d'une muselière. Bref ! il se croit bien comme cela. Une couronne en soie avec des galons orne sa tête royale. Une petite hache dahoméenne sur l'épaule gauche, il se tient très grave, tout en secouant mes mains d'une façon par trop amicale.

Je lui demande des nouvelles de sa santé.

“ — Je vais très bien.

“ — Comment vont tes femmes ?

“ — Très bien.

“ — Et tes enfants ?

“ — Très bien.

Allons ! tout va très bien. Voilà un roi content. Et je passe aux sauterelles qui ravagent les champs cultivés.

“ — Elles ne sont pas venues dans mon palais. ”

“ — C'est vrai ; mais, tout autour de ta maison, tes sujets sont occupés du matin au soir à les chasser. Si cela continue, la famine va décimer la population.

“ — C'est bien possible, ” répondit-il avec le ton le plus indifférent du monde. Et puis, sans savoir comment, lui vient cette réflexion : “ Tout ce que les Français font est bien fait. ” Ce compliment donné aux Français est un compliment de circonstance, car s'il pouvait secouer le joug des Blancs, il l'aurait déjà fait.

Il m'offre des rafraîchissements. Une femme apporte dans unealebasse du gin, de la bière et du vin de Champagne.

Les verres sont remplis et nous trinquons. Vite, une femme court prendre un parasol pour dérober la vue de Sa Majesté qui boit pendant que ses ministres tournent le dos.

Nous prenons enfin congé du roi qui nous accompagne jusque sur la place.

* * *

On n'entend plus parler des sacrifices humains au Dahomey, ni même à la capitale ; pourtant les Noirs n'osent pas affirmer qu'il n'y en ait pas quelquefois.

Les Noirs, paresseux par nature, préfèrent semer le maïs autour des cases ou dans les chemins que d'aller au loin remuer la terre. Autrefois, cultiver les champs était le travail des esclaves. Ils sont tous partis à l'exception de quelques-uns que leurs maîtres traitent bien. Pour les gros travaux : élever des maisons ou broyer la terre glaise, on avait recours aux habitants de la province d'Agony. Mais le Gouvernement français leur a donné un roi indépendant d'Abomey. Il n'y a donc plus de bras pour les cultures des champs ni de broyeurs de terre glaise pour la construction des maisons.

Les cases détruites par le feu avant l'entrée des Français se relèvent en partie, mais bien lentement. Quelques propriétaires reviennent occuper leur terrain ; mais beaucoup sont morts à la guerre et les autres se sont réfugiés sur la côte.

Nous ne croyons pas encore le moment favorable d'établir une mission à Abomey. Nous attendrons que la ville se repeuple ; les Noirs arrivent les uns après les autres depuis qu'ils voient que le roi actuel n'a plus le droit de couper les têtes. Il faut que les gens soient moins inquiets du pain du lendemain et aient pris des habitudes de travail. Le Gouvernement y a établi une école comme à Allada. Mais, les enfants n'y viennent pas. J'estime que, si nous avions les ressources accordées par le Gouvernement à ses maîtres d'école, nous aurions quelques succès, parce que les Noirs, connaissant notre désintéressement et les soins que nous apportons à l'éducation de leurs enfants, ne manqueraient pas de nous les amener avec confiance.

Le fétichisme n'est pas mort : il s'accommode de tout. Avant les événements, les féticheurs criaient que jamais les Français ne pénétreraient dans Abomey. Aujourd'hui, il s'en trouve pour dire que les fétiches avaient prédit l'entrée des Blancs dans la capitale. A chaque pas on rencontre des cases de fétiches.

* * *

Nous avons passé la porte de Cana. Voici Goho, petite habitation des rois, où Béhanzin vint se remettre entre les mains du général Dodds. Auparavant, il avait tué sa propre mère pour qu'elle échappât au désastre, ou plutôt pour avertir Gléré, son père, que le royaume du Dahomey était détruit.

A une heure plus loin se trouve Cana, la ville sainte. Le temple, construit avec des crânes humains, a disparu. Sur notre chemin, une maison devant laquelle flotte le pavillon français, indique que nous sommes en présence d'un ami : c'est Soghlo. C'est un prince aux traits vigoureux et tout dévoué à la France. Jadis, grand chef de guerre, il faisait son entrée triomphale à Abomey, précédé de quarante femmes et suivi de plusieurs centaines de guerriers qui dansaient en tirant des coups de fusil. Quand il vient à la ville maintenant, il est monté sur un petit cheval. Quelques esclaves le suivent : l'un porte sa chaise, le deuxième son crachoir, le troisième sa pipe.

Avançons, en longeant les larges fossés d'Abomey. On me montre la place où est mort le Chacha de Ouidah, riche cabécère chrétien qui fut condamné à la prison perpétuelle avec toute sa famille pour cause politique.

J'aurais voulu visiter la prison où furent détenus le P. Dorgère et les agents français ; mais il n'en reste plus de trace. Les murs de ce terrible cachot sont tombés.

* * *

Un Noir me montre de jolis pagnes. Il me dit qu'il les garde pour les funérailles d'un de ses parents. C'est l'usage ici, quand on enterre quelqu'un, on jette dans la fosse des pagnes, de l'argent et même de la nourriture pour servir au défunt dans l'autre monde. Nous faisons une visite au tailleur de Béhanzin, qui se plaint qu'Hagoliagbo ne lui donne pas beaucoup de travail. En me montrant la case où il cousait les pagnes en soie de son royal maître :

“ — Nous étions dix, dit-il, à coudre tous les jours, et aujourd'hui je ne couds plus que des pagnes ordinaires pour Hagoliagbo. Les cadeaux qu'il me fait ne sont pas gros. ”

Le premier coupe-tête de Béhanzin a été remercié de ses services. Il cultive ses champs. Le goût même du sang lui a passé. Le gouvernement aurait voulu le conserver pour exécuter les criminels ou les prisonniers politiques. Il a tout refusé et demandé qu'on le laissât planter son maïs. Il a donné un de ses parents pour le remplacer dans les exécutions capitales.

Nous arrivons aux sources qui donnent de l'eau à toute la ville. Tous les matins, des femmes, en longue file, une cruche sur la tête, y viennent faire leur approvisionnement du jour. Le soir, même corvée. Comme la source ne débite pas un assez grand volume d'eau, les bonnes femmes s'asseoient philosophiquement par terre en attendant qu'elle monte.

Le gouvernement a bien essayé de creuser des puits, mais sans obtenir grand résultat. Un bon puits serait d'un grand prix, car l'eau de la source est jaune, et il faut la faire passer par plusieurs filtres, pour obtenir une eau potable. Au temps des pluies, les Noirs placent des pots sous les gouttières.

De cet endroit, on a un panorama magnifique. La vue s'étend sur la riche vallée du Couffo, qui descend des montagnes des Mahis pour se déverser dans la lagune de Ouidah à Grand-Popo.

Abomey est très sain. L'intérieur est beaucoup plus

salubre que la côte. Dans l'intérêt même de la santé des missionnaires, il serait bon de s'y établir. Les difficultés sont plus grandes, il est vrai, pour le transport du matériel. Mais on y gagne de respirer un air pur. Partout où les côtes sont basses, il y a des fièvres fréquemment.

Demain je monterai plus loin au nord-ouest. Un Noir qu'on nomme Gibraltar, et que j'ai connu à Ouidah, veut absolument m'accompagner.

Par une circonstance exceptionnelle, je ne peut partir comme j'en ai l'habitude au chant du coq. Il est déjà huit heures et mon porteur n'est pas prêt. Voilà mes hommes, enfin. Partons. Le sol est rocailleux et défoncé par les pluies, ce qui rend la marche pénible. A chaque village, nous faisons une halte pour sympathiser avec les gens, et leur apprendre que tous les Blancs ne sont pas porteurs de fusils ni armés de pistolets.

Gibraltar m'entretient des événements passés et me montre à peu de distance l'endroit où Béhanzin, se voyant perdu, fit tuer ses dix plus belles femmes pour que personne ne pût les prendre.

Djidja se présente devant nous au milieu d'un bouquet d'arbres. Le chef du pays me reçoit très bien et me donne sa meilleure case. Fatigué, je me jette sur ma natte, et je vais m'endormir, quand Gibraltar m'annonce que les femmes du chef veulent me saluer.

“ — Laisse entrer, Gibraltar, laisse entrer .. ”

Des visages au teint d'ébène m'arrivent souriants. Après les compliments d'usage, je leur tends la main. Elles paraissent satisfaites de cette marque d'affection. Je demande à l'une d'elles de me préparer un bon *kaloulou* (met du pays composé d'herbes, de poisson ou de viande, cuits dans l'huile de palme).

Après les femmes viennent les chefs subalternes du pays et des villages d'alentour. Les enfants veulent avoir leur tour et forcent les portes pour arriver jusqu'à moi. Pour

satisfaire la curiosité de tous, le chef du village m'invite à sortir sur la place. Adieu le repos ! Me voilà exposé aux regards des gens du village, comme une bête curieuse que l'on montre dans les foires.

La sœur du chef arrive en courant pour me donner en cadeau quelques œufs. Dans son empressement, elle glisse sur la route détremée par la pluie et casse sa provision. C'est un rire général dans l'assemblée. Mais moi, prenant en pitié la pauvre désolée, qui ne sait où se cacher, je lui offre quelques perles.

* * *

Le lendemain, nous partons, dès 3 heures du matin. A 9 heures, nous n'avons pas fait la moitié du chemin. Pas un village sur tout le parcours de Djidja à Agouna. Le ciel s'obscurcit et devient menaçant. Le tonnerre gronde : c'est l'orage qui se prépare. Où se mettre à l'abri ? Nous marchons plus vite. Il est deux heures de l'après-midi quand Agouna se découvre sous un bois. Nous avons dépassé la frontière du Dahomey.

L'absence des bornes kilométriques ne permet pas de donner avec précision les distances. J'estime, pourtant, à en juger par les cartes du gouvernement et le temps que l'on peut mettre à traverser ce pays, que le Dahomey proprement dit n'est guère plus grand que mon département natal, la Loire-Inférieure. Voilà, cependant, le royaume qui a eu les honneurs de longues délibérations au Parlement et qui nous a coûté tant de sang.

Le Dahoméen, mieux armé que ses voisins, et subissant une discipline toute militaire, avait un immense avantage sur les peuplades environnantes. Aucun Blanc ne pouvait autrefois pénétrer dans l'intérieur. Ouidah était la seule ville accessible aux Européens. Tout apparaissait mystérieux. Cette contrée inconnue, couverte de bois et de grandes herbes, sans chemins, avec un climat meurtrier pour les Blancs :

voilà les causes qui rendirent si difficile la guerre franco-dahoméenne.

Le pays est ouvert aujourd'hui, et le missionnaire peut pénétrer partout. La colonie française embrasse le Dahomey d'abord avec le pays des Minas à l'ouest, et la province de Porto-Novo à l'est. Au nord, il n'y a point de limite. Plusieurs explorateurs, le gouvernement lui-même, sont allés jusqu'au Niger. On chercherait, en montant le grand fleuve, à établir des communications avec le Sénégal par Tombouctou. L'étendue du domaine nous appartenant maintenant est très grande, et j'oserais dire même aussi grande que la France. Voilà le champ où nous devons répandre la Bonne Nouvelle. Ces peuplades montrent une confiance particulière quand elles voient venir le *Maou-Non* (prêtre de Dieu).

* * *

A Agouna, nous sommes chez un peuple différent de celui que nous venons de quitter. La langue mina me servira plus que le dahoméen. Peu de Blancs ont passé ici. L'année dernière, deux de nos Pères, allant en tournée apostolique chez les Mahis, s'y sont arrêtés en venant du Tado ; on se souvient d'eux. Je demande une case et une natte pour me reposer. Une femme, à qui il a pris la fantaisie de peindre sa peau noire en rouge, m'introduit dans la case du maître du village.

Le chef ne tarde pas à arriver. Grand, mais un peu voûté, il a une figure rébarbative et les yeux cachés sous d'épais sourcils. Un bonnet phrygien lui couvre la tête. Il me souhaite la bienvenue.

“ — *Ouézon, ouézon,* ” dit-il, en frappant des mains.

Je réponds : “ *Ouézon, ouézon,* ” sur le même ton et, sur toute la ligne, la foule de répéter : “ *Ouézon, ouézon.* ”

Mon hôte me donne une poule que j'envoie à la marmite en recommandant à Gibraltar, improvisé cuisinier, de la bien

faire cuire. La poule est la nourriture ordinaire pour le Blanc en Afrique. Oh ! diront ceux qui n'ont pas vécu ici, comme les missionnaires vivent bien ! Eh oui ! plus fortunés que les sujets d'Henri IV, qui n'avaient pas tous la poule au pot le dimanche, nous avons poule le matin, poule à midi et poule le soir, à moins qu'un habile chasseur ne tue une biche dans la brousse pour changer notre ordinaire. A la Côte on trouve encore du mouton, mais très rarement du bœuf. Pour ma part, et tous les Africains penseront comme moi, je préfère vos bonnes pommes de terre d'Europe à la poule d'Afrique. Chétive et maigre, elle n'a rien de succulent. On fait facilement la grimace quand elle revient trop souvent sur la table.

Gibraltar m'a apporté mon poulet cuit à moitié seulement. C'est la deuxième fois qu'il me joue ce tour. Je lui ai donné mon plat à finir et voilà que je trouve mon singulier cordon bleu en train de le faire cuire de nouveau pour lui.

— Tiens ! lui dis-je un peu fâché, tu ne fais point assez cuire ma poule, parce que tu sais bien que je ne mange pas la viande crue et voilà que, pour toi, tu la prépares mieux.”

— Pardon, Blanc, dit-il, je n'ai point pensé à cela.

— Bien, bien, tu es un fameux coquin, toi aussi. Tu n'es pas moins noir au moral qu'au physique.”

Pour me dédommager, j'attaque les ignames (pommes de terre du pays), que j'arrose d'une bière du pays qu'on appelle *likou*. Elle est fabriquée avec du maïs fermenté.

Je fais un tour en ville, suivi de négrillons, n'ayant pour habit que la ficelle traditionnelle : c'est l'Afrique ! Agouna est une ville de second ordre, composée de plusieurs quartiers sous la surveillance d'un chef. Les habitations sont de petites cases rondes et sans clôture. Un homme peut donner une poignée de main à son voisin sans pour cela quitter le seuil de sa porte. C'est la vie patriarcale dans toute sa beauté.

Mais, voyons ! quelle est donc cette femme peinte en

rouge de la tête au pied ? On me répond que c'est une *Maou-si* (la mère de Dieu), comme celle que nous avons trouvée à Ouidah. Les féticheurs de *Maou-non* (prêtres de Dieu) existent ici. On en trouve beaucoup plus loin dans l'intérieur. Ce culte à *Maou* (Dieu) me plaît beaucoup et me fait prendre ce peuple en affection.

Le lendemain, je reprends la route d'Abomey. Voici Badagba au pied d'une montagne. Pendant son séjour à Atcherribé, Béhanzin, pour se rendre les fétiches favorables, y a fait tuer des centaines d'hommes.

Plusieurs de nos chrétiens ont passé ici de longues années en prison. L'un deux, Domingo, mon professeur à Ouidah en langue dahoméenne, me raconta qu'un jour le tyran le fit venir devant lui et apostrophant le geôlier :

“ — Cet homme est trop maigre pour être offert en sacrifice !... Si tu ne l'engrasses pas mieux, je te ferai couper la tête. ”

Le geôlier se jeta le front dans la poussière et promit bien qu'il y ferait attention.

Tous les jours il disait à son prisonnier :

“ — Mange donc, tu n'es pas assez gras. ”

Le malheureux Domingo, que cette invitation n'encourageait guère, dépérissait chaque jour dans son cachot. Il fut enfin délivré par l'arrivée des Français en 1893. Il avait passé sept ans en prison avec plusieurs autres chrétiens. Profitant du désarroi général, ils purent se sauver. Mon pauvre Domingo, qui ne peut parler de sa captivité sans pleurer, attribue sa délivrance à la Sainte Vierge. Il récitait tous les jours son rosaire sur les doigts ; on lui avait enlevé son chapelet. Nos chrétiens à Ouidah ont une grande dévotion à la Sainte Vierge. La fête du 8 décembre en l'honneur de Marie Immaculée est précédée d'une neuvaine à laquelle tous les fidèles assistent et, le soir, la rue est illuminée.

On aperçoit plus loin les montagnes des Dassas. C'est un pays très pittoresque. Les Noirs y demeurent dans des grottes naturelles. Ils se réfugiaient là par crainte des Dahoméens et Béhanzin n'osait les y poursuivre. A mon grand regret je ne puis pousser mon excursion jusque-là ; mais je reviendrai bientôt.

Arrivons maintenant à Abomey. C'est aujourd'hui la fête de l'Ascension. Je dresse un autel et j'ai la consolation d'offrir le saint sacrifice de la messe.

Le jour n'est point levé encore quand nous quittons Abomey. Quelques Noirs, enveloppés de longs pagnes, s'arrêtent, étonnés, à la vue d'un Blanc, à cette heure si matinale. Nous marchons au milieu de grandes herbes couvertes d'une abondante rosée. A tout instant, mes porteurs, qui ne connaissent point le chemin, se renseignent sur la route auprès des passants.

Nous arrivons à Couffo, vers midi. En cet endroit, la rivière n'a que trois mètres de largeur. Les arbres, en se joignant au-dessus d'elle, gardent fraîches ses eaux limpides.

Comment allons-nous la traverser ? il n'y a point de pont. Un missionnaire ne se met pas en peine pour si peu. On relève sa soutane après avoir quitté ses bas et puis l'on entre dedans. L'eau ne dépasse guère les genoux. Mais dans un mois, la crue montera ; alors tant pis pour celui qui ne sait pas nager.

Mes porteurs et moi, nous prenons un bon bain qui nous fait oublier nos fatigues.

Nous remplissons nos cruches à la rivière. Le temps de fermer l'œil une minute et en avant. Le chemin devient montant, rocailleux : c'est Tandji. Je suis l'objet d'une grande curiosité. Le Blanc n'est sans doute jamais venu ici. Le chef me trouve immédiatement des porteurs. En un moment mes caisses sont enlevées. Deux heures de marche pour l'enfant que j'emmène, c'est trop pour ses petites jambes. Je le mets sur les épaules d'un robuste Noir et nous partons pour Lalo, où nous arrivons après trois heures de fatigue.

Le maître du village me conduit chez un de ses parents, où je passe la nuit. Inondé de sucuc, je suis obligé de changer de linge ; j'avais à peine tourné les talons que quelqu'un emportait...ma chemise. Je la réclame, mais personne n'a vu le volcur.

Je ne pus dormir de toute la nuit, j'avais des cauchemars. Je croyais à chaque instant voir enlever, les uns après les autres, mes vêtements et mes ustensiles de cuisine.

* * *

Les Minas sont moins serviables, moins honnêtes et moins francs que les Dahoméens. J'ai toujours reçu de ces derniers un bon accueil. Les cadeaux de poules abondaient au point que je fus obligé d'en refuser pour ne pas trop me charger. Courbés sous la main de fer des tyrans d'Abomey, ils sont très souples et leur reconnaissance pour la France, qui les a émancipés, les rend dévoués aux Blancs.

Le Mina, au contraire, est très méfiant. Habitué à vivre indépendant (on pourrait dire : autant de villages, autant de petites républiques), il est parfois insolent : du matin au soir, on m'importunait de demandes. Quelques révoltes chez eux ont été vite réprimées par le gouvernement. Voilà pourquoi, dès qu'ils voient un Blanc, ils se sauvent.

En 1893, le commandant Audéoud, confiant dans leurs promesses, voulut passer par ces pays pour tomber sur Abomey. Au dire de leurs chefs, tout le monde devait se lever et s'unir aux Sénégalais pour combattre l'ennemi séculaire. Quand ils aperçurent nos troupes, ils se cachèrent tous dans la brousse. C'est à peine si l'on trouva quelques hommes pour porter les vivres et les munitions.

Les Minas de la côte sont plus avancés et nous trouvons de bonnes natures chez eux ; avec la religion nous arriverons à les dégrossir.

* * *

L'esclavage règne en ces contrées plus qu'ailleurs. Mais ce n'est plus l'esclavage d'autrefois.

Beaucoup d'esclaves connaissent la loi d'émancipation. Les maîtres doivent prendre de grands ménagements avec eux. A la moindre plainte les autorités françaises leur rendent la liberté. Quelquefois même le maître est plus esclave que son esclave.

Plusieurs ont dit que l'esclavage n'est point une mauvaise chose. En général, un esclave né dans la maison du maître est plutôt le familier de la maison. Il travaille pour son maître qui lui donne la nourriture et le vêtement. L'esclavage ainsi compris et pratiqué est admissible.

Mais aller au loin acheter des enfants, arrêter des voyageurs pour les vendre à l'encan, faire la guerre à ses voisins pour prendre des prisonniers, ou les sacrifier à des fétiches, ou les embarquer sur un négrier, est inhumain.

Dans un pays où l'esclavage règne en maître, proclamer la liberté à son de trompe, comme je l'ai vu faire, a bien des inconvénients. Ces libérés, mourant de faim et peu habitués à se guider, commettront des fautes. Les libérer lentement et dégager de leurs liens ceux qui sont maltraités, voilà à mon avis un bon moyen d'abolir l'esclavage.

* * *

A Dobo-Latomé, je ne trouve pas un homme dans la maison du chef. Les femmes, occupées à piler le maïs, me montrent une case. Mes porteurs m'ont abandonné. Que faire ? Je demande aux femmes de m'en procurer ; elles refusent et me disent qu'il faut attendre le chef. Je leur montre des colliers dorés, des perles et d'autres bibelots. La pomme du Paradis terrestre tenta Eve ; à la vue de mon petit bazar, trois femmes enlèvent mes paquets et me voilà en route pour Dobo.

Sur ma route, je rencontre des champs de maïs entiers

détruits par les sauterelles. Les tiges de maïs, dépouillées de leurs feuilles, offrent l'aspect d'une multitude de bâtons piqués en terre de distance en distance. C'est triste à voir. Je m'arrête pour examiner les petites bêtes : elles dévorent tout jusqu'au cœur de l'épi.

Devant cette dévastation qui amène la famine, je pense aux plaies d'Egypte envoyées par Dieu comme châtiment. La peinture qu'en a faite la Bible est bien celle que j'ai sous les yeux.

Dans les étapes suivantes, les chemins sont plus mauvais que jamais. Nous allons d'ornière en ornière, et pour passer des ruisseaux, il faut se tenir aux branches d'arbres. Après bien des difficultés, nous arrivons à Aquidahoué dans un état misérable.

J'y trouve des gens de Topli venus au marché ; ils s'engagent à porter ma charge. Je suis connu d'eux : c'est pour moi une vraie consolation d'être dans un pays ami. Nous descendons une pente assez douce, et nous voilà sur le bord du Mono, rivière qui vient des monts d'Atakpamé, peut-être pour se jeter dans la lagune de Grand-Popo. Il n'y a point de pirogue, nous traversons quand même la rivière. Le Mono, qui a peu d'eau, devient à certaines époques un torrent et déborde sur ses deux rives. Encore dix minutes, et me voici chez Yaovi, un de nos meilleurs chrétiens.

Les Topliens viennent dès le matin me faire visite, petits et grands. Le temps se passe à parler du passé, du progrès dans la colonie et des connaissances. Pendant ce temps-là, Joseph s'occupe à faire ma cuisine. Les bambins ne quittent pas la maison. A midi, force m'est de les renvoyer chez eux pour faire une petite sieste. Dans la soirée, en homme bien élevé, je rends les visites. Le roi, cloué sur sa natte, soigne ses rhumatismes. Sgbeiannda, son second, est toujours jovial. C'est bien lui le vrai roi du pays.

* * *

La Pentecôte est proche ; j'ai promis d'arriver pour ce jour à Agoué. Une pirogue nous transporte sur la rive droite du Mono, et je prends définitivement la route du sud. Akrakou se trouve sur mon chemin. Nous approchons d'Agoué. Le bruit de la barre se fait entendre. La lagune est bientôt traversée. Les enfants me saluent. Nous sommes à Agoué. La tour de l'église semble intéresser Ata. Sa hauteur l'étonne. . . , puis c'est l'Océan avec son immensité, la barre encore avec ses vagues sans fin. Son regard m'interroge. Je souris. La nuit approche : à demain les explications. Une croix sur une porte d'entrée m'avertit que nous sommes rendus à la mission catholique.

Le R. P. Préfet et mon excellent ami, le P. Gex, m'attendaient de jour en jour. Quelle joie de nous retrouver !

* * *

Nous ne pouvons pas songer à créer de nouvelles œuvres dans l'intérieur, si nous ne sommes pas aidés d'une manière spéciale.

Actuellement, la Préfecture comprend cinq missions : trois sur la côte, Ouidah, Grand-Popo et Agoué ; deux dans l'intérieur : Athiémé et Agony. Cette dernière n'est qu'à cent kilomètres environ du littoral. Reste donc une immense étendue entre Abomey et le fleuve Niger, où les missionnaires n'ont encore jamais mis le pied. J'estime que, tout en restant dans la Préfecture du Dahomey, nous pouvons marcher vers le nord sur une longueur plus grande que la plus grande étendue de la France. Voilà le vaste champ qui nous est confié et pour lequel nous ne sommes que seize missionnaires. Le paganisme et l'islamisme se partagent ces régions du nord. L'esclavage est à l'ordre du jour. Si des âmes généreuses viennent nous secourir de leur prière et de leur obole, nous irons vers ces peuples porter la lumière de l'Évangile. *Fiat !*

HIER ET AUJOURD'HUI

OU

LE NOUVEAU DIOCESE DE JAFFNA

PAR

Mgr Joulain, évêque de Jaffna

(Les Missions Catholiques)

On sait que le diocèse de Jaffna occupe le nord de l'île de Ceylan. D'importants changements, comme on le verra dans le récit de son vénérable évêque, ont été apportés en 1893 à ses limites territoriales ; mais cette mission, quoique appauvrie sous le rapport des ressources matérielles, n'en demeure pas moins le foyer le plus actif de la propagande religieuse et le milieu catholique le plus important de la grande île hindoue (si l'on excepte Colombo). Jaffna compte 38,000 catholiques, 58 missionnaires (dont 7 prêtres indigènes), et 264 églises ou chapelles.

AVANT-PROPOS

Vous savez que l'île de Ceylan, au lieu de trois évêchés qu'elle possédait antérieurement, en compte aujourd'hui cinq, formant une province ecclésiastique, dont Colombo, la capitale de l'île, est la métropole.

Il est certain que cette multiplication des évêchés dans l'île de Ceylan donnera un nouvel essor à la religion catho-

lique, car ce sont autant de centres d'où la lumière éclairera les âmes et les aidera à atteindre leurs destinées éternelles.

Toutefois si, au point de vue général, il y a lieu de se féliciter d'un si heureux événement, il n'en reste pas moins vrai que le diocèse de Jaffna, illustré par tant de saints et vaillants évêques, se trouve considérablement appauvri et réduit de plus de la moitié par le fait de cette division. Le nouveau diocèse de Trincomalie est pris en entier sur l'ancien diocèse de Jaffna, lequel perd aussi la province entière du Nord-Ouest, qui vient d'être rattachée à l'archidiocèse de Colombo et qui ne comptait pas moins de quarante-trois mille catholiques, s'énorgueillissant avec raison de leurs magnifiques églises. Dans cette dernière province se trouve aussi le pèlerinage de sainte Anne, vers lequel chaque année affluent des milliers de pèlerins et qui, par ses revenus, aidait les évêques de Jaffna à étendre au loin leur action bienfaisante. Mon diocèse ne compte plus que trente-huit mille catholiques, au lieu de quatre-vingt-dix mille qu'il possédait auparavant et, au lieu de quatre provinces, dont il se composait avant la division, il ne garde plus que la province du Nord avec les deux tiers de la province Nord-Centrale.

Cette diminution de territoire ne nous causerait aucune peine, si nous avions les mêmes facilités pour faire le bien. Mais la population du nord de Ceylan, c'est-à-dire de Jaffna, est extrêmement pauvre, incapable de subvenir aux besoins de ses missionnaires et impuissante aussi à élever les édifices nécessaires au culte. De plus, à Jaffna même, nous avons des œuvres que nous devons soutenir à tout prix : le séminaire, le collège, les orphelinats. Nous sommes donc plus que jamais obligés de tourner nos regards vers la divine Providence, qui ne nous fera pas plus défaut que dans le passé et aussi vers l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à laquelle le diocèse de Jaffna est en entier redevable de tout le bien qui s'est fait depuis cinquante ans.

Les conditions climatologiques du nouveau diocèse de Jaffna seront aussi désormais bien différentes de ce qu'elles étaient antérieurement. Tout le nord de Ceylan est un pays absolument plat et couvert de vastes forêts, au milieu desquelles vivent de rares, très rares habitants, mais où abondent les éléphants, les ours, les tigres. Comme dans les pays encore incultes, la *malaria* règne en maîtresse absolue sur toute cette région et il est bien difficile à nos missionnaires, si robustes soient-ils, de résister longtemps à ses attaques. Quand le diocèse avait ses anciennes limites, nous pouvions facilement procurer du changement à ceux que la fièvre avait abattus ; mais désormais il faudra bien que nos missionnaires s'habituent à ce climat, quelque malsain qu'il soit. D'ailleurs cela ne nous effraye pas outre mesure ; nous sommes tout disposés à sacrifier notre vie elle-même.

Je ne doute pas que, dans ces nouvelles conditions, vos lecteurs ne nous continuent leur assistance. Mais ces amis si fidèles aimeraient peut-être à faire une promenade à travers ces jungles, qui seront à l'avenir l'unique théâtre de nos exploits et c'est pour satisfaire ce désir si légitime de leur part que je vais leur raconter les différentes péripéties du dernier voyage que j'ai fait.

Dans ce récit il ne sera pas question d'anthropophages, comme il en est si souvent question dans les lettres de Mgr Augouard, mon vénéré compatriote et condisciple. Grâce à Dieu, si jamais nos Ceylanais ont eu des goûts aussi délicats que ceux des habitants du Congo, il y a beau temps qu'ils les ont perdus ; car non seulement nos Ceylanais ne sont pas des anthropophages, mais en général ce sont des gens très civilisés, très cultivés et très hospitaliers.

I

La mission d'Anuradhapura.

Or donc, en septembre, je me dirigeai vers la ville d'Anuradhapura, actuellement capitale de la province Nord-Centrale. Quand je dis *ville*, cette expression est peut-être un peu exagérée, car, à part les maisons habitées par les officiers du gouvernement, Anuradhapura se compose uniquement de deux lignes de boutiques, où l'Européen peut facilement trouver tout ce dont en général il n'a pas besoin. Cependant il n'en a pas toujours été ainsi, puisque son nom même signifie la cité aux quatre-vingt-dix rois, et si on juge de son importance par les ruines qui en restent, elle a dû être dans l'antiquité un des centres de population les plus remarquables de l'Orient. Encore aujourd'hui ces ruines s'étendent fort loin et elles sont si merveilleusement conservées qu'elles font l'admiration de tous ceux qui les visitent.

* * *

On a beaucoup parlé et avec raison des ruines d'Herculanum et de Pompéï, lesquelles sont des témoins authentiques de la civilisation romaine. Mais si un voyageur se trouvait subitement transporté au milieu des ruines d'Anuradhapura, quel ne serait pas son étonnement ? Quelle idée ne se ferait-il pas de ces anciens peuples de l'Inde qui ont été à même de concevoir et d'exécuter de si prodigieux travaux ? Qu'il vienne visiter les monuments des palais avec ces innombrables piliers restés encore debout. Qu'il regarde le palais de bronze ! Il y verra les seize cents colonnes de granit monolithes qui soutenaient cet immense édifice à douze étages. A côté de ce palais en ruines, qui était la demeure du grand-prêtre bouddhiste et de ses bonzes, s'élève l'arbre sacré, le *bô-tree*, que chaque année les pèlerins de

Ceylan, du Siam et autres contrées viennent visiter et vénérer. C'est, disent-ils, le rejeton authentique d'un arbre que Bouddha lui-même planta. Les pèlerins déposent au pied de cet arbre quelque menue monnaie, que les bonzes recueillent avec soin et ils apportent aussi de nombreux plats de riz, auxquels des singes de toute taille, établis en permanence sur l'arbre sacré, viennent faire honneur avec force gambades. Ce ne sont pas eux qui se plaindront de la dévotion des bouddhistes. Aussi, comme ils sont gras et dodus !

* *

Si, de là, vous tournez vos regards vers les divers points de l'horizon, vous ne tardez pas à apercevoir d'énormes constructions, qui élèvent leur sommet jusqu'à trois cents pieds dans les airs.

Ce sont les *dagobas*, immenses pyramides, que les anciens rois faisaient bâtir soit pour rappeler les principaux événements de leurs règnes, soit pour leur servir de sépulture. Ces édifices, depuis leurs fondements, qui s'enfoncent à dix mètres en terre, jusqu'à leur sommet, sont construits d'un nombre vraiment prodigieux de briques, puisque ces monuments si curieux sont absolument massifs et sans aucun vide à l'intérieur. Des mathématiciens ont calculé qu'avec les briques d'un seul *dagoba*, on pourrait contruire un mur long de cent cinquante lieues ayant deux mètres de hauteur et un mètre d'épaisseur. Tout autour de cette masse court un splendide parvis, large de vingt mètres et entièrement pavé de magnifiques dalles en granit d'une prodigieuse étendue.

Quatre immenses escaliers, placés exactement aux quatre points cardinaux, y donnent accès ; au bas des escaliers et de chaque côté sont fixées deux grandes statues de Bouddha. le représentant en état de contemplation. Faisant face aux escaliers, se dressent les statues des anciens rois, qui ont

élevé ces monuments. Ces parois, qui autrefois devaient être d'une beauté remarquable, et qui sont en assez bon état de conservation, servent encore aux processions des pèlerins. Mais, hélas ! ces vieux *dagobas* ont perdu une partie de leur ancienne splendeur, car sur leurs flancs croît une végétation puissante. Ici aussi, les singes, peu respectueux des vieilles traditions, se sont fait un séjour agréable, attirés qu'ils sont par l'odeur du riz que viennent offrir les pèlerins dévots. Ils se chargent de le faire disparaître dans les profondeurs de leurs estomacs.

* * *

Le gouvernement ayant fait pratiquer un escalier tournant sur les flancs de ce *dagoba* avec une rampe de sûreté, mon compagnon et moi, nous nous empressâmes de répondre à l'invitation que semblait nous faire cet escalier primitif, et bientôt nous arrivâmes au sommet de l'édifice.

De là quel merveilleux spectacle ! Du côté du nord s'étend l'immense forêt limitée par le seul horizon. C'est là le nouveau diocèse de Jaffna. Dans les clairières de la vaste forêt et sur le bord des étangs vivent quelques rares habitants, que désormais, malgré les fatigues, malgré les dangers, malgré la *malaria*, nous nous efforcerons d'atteindre pour les amener à la connaissance de la vraie religion. A l'est, nous apercevions les montagnes qui environnent Trincomalie, la nouvelle ville épiscopale, et l'une des plus belles rades de l'univers. Au sud, l'horizon était borné par les fertiles montagnes, au milieu desquelles est assise la gracieuse ville de Kandy, qui, dans ces dernières années, a eu aussi l'honneur d'être élevée au rang de ville épiscopale. Enfin, à l'ouest, c'est encore la forêt ; mais là-bas, là-bas, à l'extrémité de l'horizon, derrière la dernière rangée d'arbres, des rayons d'or semblent miroiter à nos yeux, c'est l'Océan doré par les derniers rayons du soleil couchant.

Mais le soleil va disparaître derrière l'horizon et dans ces

climats tropicaux la nuit approche rapidement. Empressons-nous donc de descendre du *dagoba* et allons au presbytère, si toutefois on peut décorer de ce beau nom une vieille chambre tout humide, éclairée par une seule lucarne et bâtie derrière l'église.

Puisque, pour nous reposer de notre ascension au *dagoba*, nous sommes réunis au presbytère, vous me permettrez de vous présenter mon jeune compagnon, le P. Antony. C'est un enfant du diocèse de Jaffna. Depuis un an, il est chargé de l'organisation religieuse dans ce district. Il connaît un peu la médecine, l'architecture et une foule d'autres choses extrêmement utiles dans une région où tout est à créer. Grâce à ses connaissances médicales, il a pu jusqu'à ce jour échapper à la malaria. S'il vous plaisait de venir visiter ces pays si curieux, vous seriez sûrs de rencontrer le P. Antony, avec ses deux bœufs blancs, attelés à sa charrette ; il roule continuellement sur les chemins, emportant avec lui tout ce qui lui est nécessaire soit pour sa nourriture, soit pour la célébration de la sainte messe et l'administration des sacrements. Sa charrette est un vrai musée ambulante.

Son activité a décuplé depuis qu'il s'est aperçu que sa présence avait le don de mettre en émoi et les ministres protestants et les prêtres bouddhistes. Ceux-ci, craignant sans doute que le missionnaire ne s'empare de l'esprit des populations, ne se donnent plus un instant de repos. Le ministre, tremblant pour un troupeau qui n'existe encore qu'à l'état d'embryon, ne cesse de courir à travers les villages environnants. Le grand bonze, lui-même, plus solennel et peut-être aussi moins fanatique, s'est contenté d'adresser une circulaire à ses ouailles, leur défendant d'envoyer leurs enfants aux écoles que crée le P. Antony. Mais le P. Antony va toujours de l'avant, fonde ses écoles, et les enfants, sans tenir compte des objurgations du ministre et des défenses du bonze, s'empressent d'y accourir. Dans l'espace de trois mois, le Père est parvenu à établir treize écoles dans différentes directions.

Ce n'est pas tout ; comme il s'agit d'organiser systématiquement l'évangélisation de cette partie du diocèse, j'ai donné l'ordre au P. Antony d'acheter dans chaque village un ou deux acres de terrain, sur lequel nous pourrions plus tard élever une chapelle avec une chambre pour le prêtre et une école. Cela ne suffira pas pour que les habitants de ces villages se convertissent nécessairement au catholicisme ; mais, ayant chez eux un terrain, nous prenons, pour ainsi dire, possession de leur village, et nous écartons à jamais les ministres protestants. Peu à peu ces pauvres habitants des bois s'habitueront à voir le prêtre catholique ; ils désireront sa présence, et de là à la conversion, il n'y a pas loin.

Ces achats de terrain vont épuiser le plus clair de nos ressources. Mais qu'importe ? Nous sommes les ouvriers du Seigneur, et nous pouvons compter sur sa toute miséricordieuse assistance dans les circonstances exceptionnelles où nous nous trouvons.

Parmi les monuments d'Anuradhapura se trouvent des sculptures qui nous arrachent des cris d'admiration. A l'entrée de l'un de ces palais, nous remarquons, en particulier, une dalle immense, sur laquelle sont sculptées des figures d'éléphants, de lions, de coursiers et d'oiseaux, mais avec un fini tel que nous nous demandions avec quels instruments les ouvriers avaient bien pu ciseler un pareil bloc de granit. Plus loin, nous voyons une auge monumentale. En avançant toujours, nous sommes frappés d'étonnement en présence d'un immense bateau, long de soixante pieds et fait d'une seule pierre. L'intérieur est creusé avec un art merveilleux, et sur les parois extérieures, ce sont encore des sculptures de toute beauté, représentant des personnages et des scènes de la plus grande variété. Ce bateau, qui évidemment n'était pas fait pour voguer sur l'onde, servait, paraît-il, à baigner les nombreux enfants du roi.

On se demande quelle pouvait bien être l'importance de

cette ville extraordinaire. Les plus anciens historiens disent qu'elle ne contenait pas moins de deux cent cinquante mille habitants et vraiment, en considérant son étendue, on ne saurait en être étonné. D'après les inscriptions qu'on découvre encore aujourd'hui, elle aurait connu le temps de sa plus grande prospérité quelques années avant la naissance de Notre-Seigneur. Elle fut plusieurs fois détruite et rebâtie jusqu'à ce qu'enfin, vers le treizième siècle de notre ère, elle cessât complètement d'exister, ne laissant à la postérité que les étonnantes ruines que nous admirons de nos jours.

Comme, avant de rentrer, nous désirions passer à travers la ville moderne, nous revînmes sur nos pas. En route, nous remarquâmes trois beaux réservoirs d'eau superposés et alimentés par l'immense étang de Kalawewa, situé à quarante milles d'Anuradhapura, et avec lequel je ferai connaissance l'été prochain, quand j'explorerai cette partie de mon diocèse. Ces trois réservoirs servent à différents usages : le plus élevé fournit l'eau potable aux habitants d'Anuradhapura ; le deuxième est utilisé pour les bains ; le troisième est à l'usage exclusif des lavoirs, et de là les eaux s'écoulent dans les rizières, qu'elles vont féconder. Tout près de ces réservoirs est situé le jardin botanique, dans lequel nous entrâmes pour y admirer la grande variété de plantes tropicales qui en font la beauté et aussi la richesse.

En sortant du jardin botanique, nous commandâmes au cocher de nous mener à la maison. Pour cela, il fallait faire tourner la voiture, mais cette opération étant, sans doute, au-dessus de ses forces, il ne trouva rien de mieux que de pousser le cheval vers le fossé. Nous voulûmes l'arrêter, mais il était trop tard, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la voiture était renversée, et le cheval, et le cocher, et le P. Wheeler, et la R. Mère Céleste et moi. Heureusement, à part quelques égratignures et quelques déchirures aux habits, personne ne se fit de mal. Seule la voiture avait ses deux brancards cassés et sa lanterne brisée.

Il ne nous restait plus qu'à revenir à pied à la maison. C'est ce que nous fîmes, mais non sans rire de l'accident tragico-comique, qui terminait ainsi notre visite aux ruines d'Anuradhapura.

Cette ville, qui ne fait que commencer une nouvelle existence, pourrait un jour devenir très importante, surtout si le gouvernement y faisait passer la voie ferrée qui doit plus tard relier Colombo au nord de Ceylan. Dans l'intérêt de notre sainte religion, il est donc de toute nécessité que nous nous établissions solidement en cet endroit, destiné à devenir le centre de toutes les petites missions que nous nous proposons d'ouvrir à l'intérieur du pays. Actuellement, il n'y a là qu'un seul missionnaire ; mais, avant longtemps, il en faudra trois. Il convient donc que les missionnaires y possèdent une maison, où ils puissent se reposer de leurs fatigues et se retremper dans le silence et la prière. Voilà pourquoi, profitant des connaissances architecturales du P. Antony, je lui ai ordonné de jeter sans retard les fondations d'une maison convenable. Cette maison se bâtira entièrement à nos frais, car les catholiques d'Anuradhapura, peu nombreux et surtout peu favorisés par la fortune, sont incapables d'aider à sa construction. Mais nous avons mis notre confiance en Dieu.

II

Excursion apostolique dans le nord.

Il est temps que nous montions dans la charrette du P. Antony, et que nous nous dirigeons vers le nord, à travers cette belle forêt que nous avons aperçue du haut du *dagoba*. Notre équipage sera aussi modeste que possible et si, en route, il nous arrive quelque accident, les deux bœufs du P. Antony n'en seront certainement pas la cause, car ils

marchent d'un pas trop mesuré pour donner aucune inquiétude. Ces courses en charrette ne manquent pas d'un certain charme.

Quand les bœufs sont fatigués ou que la chaleur devient trop intense, on s'arrête le long du chemin, on s'installe sous l'épais feuillage des arbres, on allume le feu et, en attendant que le riz soit préparé, on récite ses prières. Après le repas, on continue la marche en avant.

Sur la route, nous rencontrâmes deux gros villages : Rambawa et Madavatchi, où nous n'avons encore ni églises ni écoles ; mais déjà le P. Antony s'est mis en mesure d'acheter une pièce de terrain dans chacune de ces localités.

Le but de notre voyage était Hettykulam, un des principaux villages de cette partie du diocèse qu'on appelle le Vanny. Autrefois, lorsque Anuradhapura était gouverné par des rois indigènes, cette contrée a dû être très peuplée et très florissante. On trouve des traces de son ancienne splendeur dans les nombreux étangs, perdus au milieu des forêts, et qui étaient la source de grandes richesses. Mais, hélas ! aujourd'hui le Vanny ne compte plus qu'une population très restreinte, décimée chaque année par la malaria et autres maladies de ce genre.

* * *

Les catholiques du Vanny étaient jusqu'à ce jour visités par un missionnaire, qui vu leur petit nombre, ne résidait pas habituellement parmi eux. Mais aujourd'hui, les circonstances sont changées. Comme, par suite de la division des diocèses, notre territoire est beaucoup plus petit, nous pourrions et nous devrions désormais nous occuper plus assidument de ces pauvres chrétiens. Voilà pourquoi nous allons à Hettykulam, où j'espère pouvoir établir un missionnaire.

Mais, avant tout, il faut lui bâtir une maison capable de

le préserver des atteintes de la rosée si pernicieuse durant les trois premiers mois de l'année, à cause des fièvres malignes qu'elle engendre. La maison actuelle est une espèce de taudis couvert en paille avec des murs en terre. À la belle saison on peut encore y séjourner ; mais, quand vient le temps des pluies, ce serait impossible.

L'église est à l'avenant et même un peu moins riche, puisqu'elle n'a pas de murs et se compose de six colonnes en bois, supportant une toiture couverte avec de la paille.

C'est là que, le P. Antony et moi, avons établi notre quartier général, catéchisant ces gens si simples, heureux de posséder leur évêque et leur missionnaire. A la fin de la visite, j'ai pu donner la confirmation à cinquante-sept personnes.

Ce village est le plus riche et le plus florissant de toute cette contrée. Son presbytère et son église passent pour de véritables monuments, en comparaison de ce qu'il y a dans les autres villages, car, en règle générale, partout ailleurs il n'y a même pas trace de presbytère.

Quand le prêtre fait la visite, il couche dans l'église, et quelle église, grand Dieu ! Souvent cinq ou six piquets, plus ou moins bien alignés, constituent ces prétendues églises. Le plus souvent, elles n'ont même pas de toiture, car, depuis deux ans, le riz ayant fait défaut, il n'y a pas de paille pour les couvrir. On se contente de jeter quelques branches d'arbres par-dessus les piquets. Pour dresser l'autel, on n'est guère embarrassé. Trois ou quatre grosses branches de la forêt en font tous les frais. Après les avoir coupées à la longueur voulue, on les assujettit comme on peut avec des ficelles, et c'est sur cet autel, plus pauvre que la crèche même de Bethléem, que le Roi des rois ne dédaigne pas de descendre.

*
*
*

De Hettykulam, je partis pour Nériakulam où le feuillage d'un arbre nous servit de presbytère. Là, j'eus la consolation

de donner trente-six confirmations. Après la cérémonie, m'arriva une députation des gens de Notchikulam, qui, récemment, de païens, étaient devenus chrétiens. Ils voudraient qu'on plantât une croix au milieu du village, afin que, par sa vertu, elle les protégeât contre les attaques du démon.

J'ordonnai de préparer une grande croix et il fut convenu que, vers les quatre heures du soir, je présiderais à la cérémonie. Sans perdre de temps les jeunes gens se mirent à l'œuvre.

Mais nous avions compté sans le sorcier de l'endroit qui, seul était resté païen, bien qu'il eût laissé ses enfants devenir chrétiens et que l'un d'eux eût reçu la confirmation le matin même. Aussitôt qu'il apprit qu'on se proposait de planter la croix dans son village, il devint furieux. Il alla quérir quelques-uns de ses amis et en leur compagnie, dès midi, il s'établissait sur la digue de l'étang.

Le sorcier, aidé de ses compères, se mit à battre du tambour. Il pensait que nous allions être épouvantés par tout ce vacarme. Mais nos jeunes gens riaient de bon cœur et se promettaient bien de jouer un joli tour au diable.

Vers quatre heures, la croix fut prête ; je revêtis ma soutane violette et le rochet et nous partîmes en procession dans la direction du village. Pendant que deux jeunes gens portaient la croix sur leurs épaules, les autres chantaient de toute la force de leurs poumons, et, sur la digue, le tambour du diable faisait entendre des roulements redoublés. Quand nous fûmes arrivés sur la petite place du village, on s'arrêta, on planta la croix, et, prenant la crosse et la mitre, je prononçai les solennelles paroles de la prise de possession :

“ Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je confère au village de Notchikulam le titre de village chrétien. ”

Puis je fis en plein air une petite instruction sur la vertu merveilleuse de la croix. Durant tout ce temps, le sorcier,

installé sur la digue à une certaine distance, ne cessait de faire résonner son tambour.

Quand la croix fut plantée, les jeunes gens me montrèrent l'endroit où le sorcier faisait ses évocations. Il y avait en ce lieu toute une cargaison de porcelaines fêlées qui servaient aux incantations. Nos jeunes héros n'osaient pas attaquer la vaisselle :

“ — Commencez, me dirent-ils, et nous ferons le reste.

Je donnai un coup de pied à un vieux pot de terre et, en un clin d'œil, toute la vaisselle était réduite en miettes.

* * *

Je me figurais que ma tâche était finie. Mais mes jeunes gens, encouragés par le succès, me dirent :

“ — Si nous voulons avoir raison du diable et de son sorcier, il faut aller de l'autre côté de l'étang et détruire le temple qui s'y trouve, car c'est là que se font tous les sacrifices ; le sorcier se trouvera réduit à l'impuissance la plus absolue. ”

J'hésitai avant de me décider à faire ce trajet d'un bon kilomètre. Il n'y avait pas un arbre qui pût me protéger de son ombre.

Le sorcier ne pouvait pas soupçonner que nous aurions assez de courage pour aller jusque-là ; aussi les bras lui tombèrent quand il nous aperçut au loin et le tambour cessa de battre. Nous avions trop d'avance sur lui pour qu'il pût nous empêcher de mettre notre dessein à exécution.

Nous arrivâmes donc dans ce lieu consacré au démon. Il y avait un grand arbre, à l'ombre duquel on avait entassé des pierres les unes sur les autres et de tous côtés on apercevait des amulettes. En un clin d'œil tout disparut, les pierres furent dispersées dans le bois et les amulettes piétinées.

Dans l'intervalle, le sorcier et ses tambours s'étaient éclipsés.

* * *

Nous allâmes ensuite à Houpaikulam. Il y a là une vingtaine de familles catholiques converties, depuis quelques années. Le Père Antony me vanta leur foi et me fit un tableau navrant de leur misère. Ces braves gens n'avaient pu, depuis deux ans, semer leur riz faute de pluies suffisantes.

Je les appelai ; aussitôt leurs yeux se remplirent de larmes, et, en sanglotant, ils m'exposèrent comment ils allaient se trouver dans la triste obligation de dire adieu à leur village et à leur pauvre église. Durant cette longue famine, ils avaient engagé tous leurs champs à un mahométan pour la somme de 75 roupies (150 francs) et celui-ci n'allait pas tarder à les chasser, s'ils ne restituaient cette somme. Pouvais-je rester insensible à une pareille détresse ? Je fis appeler le mahométan, j'offris de lui restituer les 75 roupies. Il accepta, et aussitôt il passa en mon nom un acte de propriété. Tout heureux je rendis à ces pauvres villageois les terrains qu'ils étaient sur le point de perdre. Ces mahométans sont les juifs du pays et, si nous n'y prenions garde, ils auraient bien vite accaparé toute la contrée.

* * *

Restait à visiter Kapatchi.

“ — Mais, me dit le P. Antony, j'irai seul, car ce village est écarté dans la forêt, les chemins sont difficiles et dans les environs, il y a beaucoup d'animaux sauvages.

“ — Père Antony, lui dis-je, puisque vous voulez visiter Kapatchi, je le visiterai avec vous. ”

Le lendemain matin on attacha les bœufs à la charrette et nous partîmes. Nous eûmes à subir maints cahots et plus d'une fois nous dûmes descendre pour ne pas nous exposer

à verser dans les fossés ; enfin nous arrivâmes sains et saufs.

Le premier personnage qui s'offrit à nos regards fut un malheureux, défiguré au point que nous demandâmes si nous étions bien en présence d'un être humain. Je ne voyais que deux yeux incrustés dans une boule sans forme.

Cet homme avait fait la rencontre d'un ours, qui lui avait labouré le visage de façon à ne lui laisser que ses deux yeux, et encore s'estimait-il heureux d'en avoir été quitte à si bon marché.

Après des détours interminables, nous arrivâmes à l'église de Kapatchi. C'était la seule qui, autrefois, fût couverte en tuiles ; aussi passait-elle pour une merveille ; mais, hélas ! actuellement elle n'est pas en meilleur état que celles que nous avons décrites. En fait de presbytère, il n'y avait que quatre poteaux dressant en l'air leurs têtes découronnées.

Les gens, tous catholiques, commencèrent à venir nous visiter. Autrefois, ce village était très peuplé ; les nombreuses maisons abandonnées que nous vîmes, en font foi. Mais, au milieu de ces forêts, la fièvre dévore les pauvres habitants, qui, n'ayant aucun médecin à leur disposition, ne peuvent résister à ses attaques. Aujourd'hui nous ne comptons que sept au huit familles dans ce village.

Dans ces parages il y a beaucoup d'animaux sauvages parce que, tout près de là, un magnifique étang naturel, alimenté par le fleuve Ariviaru, ne se dessèche jamais. En été, quand l'eau manque partout ailleurs, ici, il y en a en abondance, et les animaux de la forêt, obéissant à l'instinct que Dieu leur a donné, accourent en foule vers cet endroit.

Aussi, au coucher du soleil, si vous dirigez vos pas de ce côté, vous apercevrez presque tous les animaux de la création, depuis l'éléphant qui vient se baigner dans ces eaux limpides jusqu'au singe agile, qui saute de branche en branche et fait retentir l'air de ses cris stridents.

Tout cela est d'une poésie ravissante ; mais les habitants de Kapatchi aimeraient mieux avoir un peu moins de poésie

et un peu plus de sécurité, car il n'est par rare que, la nuit, les éléphants, après s'être rafraîchis, viennent rôder autour de leurs maisons et en dévorer la toiture en paille.

*
* * *

Après avoir distribué à ces bons catholiques toutes les consolations de notre sainte religion, nous gagnâmes Hettykulam, d'où nous partîmes le lendemain, nous dirigeant vers Périakattu, où nous avons une église dédiée à saint Antoine de Padoue, qui chaque année attire un grand nombre de pèlerins. Les habitants de ce village sont si pauvres qu'à peine arrivé, je dus leur donner quelques sacs de riz.

Cette église est d'un style qui n'est ni le grec, ni le romain, ni le gothique ; si vous le voulez, nous appellerons cela le style ceylanais. Cependant moi, qui ai tant de dévotion à saint Antoine de Padoue, je me demandais si je n'étais pas tenu de faire quelque chose pour lui. Ne convenait-il pas de changer le style ceylanais de son église en un style un peu plus respectable ? J'appelai donc le P. Antony et le priaï de m'apporter les instruments nécessaires pour tracer et mesurer une fondation. Le P. Antony n'est jamais embarrassé. En un clin d'œil les instruments étaient sur place et nous tracions les fondations d'une petite église, qui aura quarante-cinq pieds de longueur, vingt de largeur et dix-neuf de hauteur. Ce sera une vraie merveille pour ce pays.

Comme j'avais payé du riz aux gens du village, je résolus de leur procurer une occasion immédiate de le digérer, en les appelant pour creuser les fondations que nous venions de tracer. Ils se prêtèrent de bonne grâce à cette besogne.

Ne pouvant trouver sur place des pierres pour ma construction, je passai un contract avec un individu qui s'engagea à me fournir quarante mille briques. Quant à la chaux, il faudra aller la chercher ailleurs ; mais la providentielle

charrette du P. Antony est toujours là pour un coup ; elle l'apportera de Mintalai, qui est à une vingtaine de lieues de Périakattu. Ce n'est rien pour ses bœufs, qui ne s'arrêtent jamais. Mais qui paiera la main-d'œuvre ? Ne craignez rien ; saint Antoine de Padoue a fait des choses plus étonnantes.

A Périakattu, je donnai quarante-quatre confirmations.

Après la cérémonie, je fis la connaissance de quelques chefs schismatiques du parti goanais, qu'avait attirés la présence de l'évêque. Pauvres gens ! C'est en 1887 qu'ils se sont séparés de l'unité catholique pour suivre un prêtre révolté. Depuis cette époque, les évêques de Jaffna ont usé de tous les moyens pour les ramener au bercail. Mais rien n'y a fait. Je leur fis le meilleur accueil possible. Ils me présentèrent leurs femmes et leurs enfants à bénir. Ce sont des gens simples qui ont été trompés par un imposteur.

De Périakattu, nous allâmes à Kanatti, pays très fréquenté par les tigres ; mais nous n'en rencontrâmes pas sur notre chemin, et nous ne nous en plaignîmes pas. D'ailleurs, la Providence prend un soin particulier de ses missionnaires.

Je vous parlais tout à l'heure d'églises auxquelles, à défaut de style historique, nous avons attribué un style à part, le style ceylanais. Par la description que j'en ai faite, vous avez pu vous convaincre du degré de délabrement dans lequel se trouvent ces églises ; mais si vous pouviez voir celle de Kanatti ! Je n'essaierai pas de vous en faire la description. Je tâchai de faire comprendre aux habitants que c'était une honte pour eux d'avoir une église en pareil état, surtout si l'on considère qu'ils appartiennent à la haute caste des Vallalers et qu'il y a deux chefs civils parmi eux. Ils parurent sensibles à mes reproches et me demandèrent ce qu'ils pourraient bien faire pour réparer leur négligence.

“ — Vous devez immédiatement fabriquer quarante mille briques. Quand elles seront prêtes, vous m'avertirez. ”

Cette proposition parut les contenter et j'espère que, l'an prochain, nous aurons un sanctuaire digne du Seigneur.

De Kanatti, j'allai à Vavonyia. Cette localité, où réside un agent du Gouvernement, doit devenir un nouveau centre, d'où le missionnaire partira pour les nombreux villages qui sont aux alentours.

Les païens ou bouddhistes, qui habitent ces villages, sont beaucoup moins fanatiques que dans d'autres parties du diocèse et nous nourrissons l'espoir bien fondé que nous les amènerons à la pratique de la vraie religion. Ce qui nous fait concevoir cette espérance, c'est que, de plusieurs villages déjà, on est venu me demander d'établir des écoles.

Dans ces conditions nous avons jugé bon de bâtir un presbytère convenable à Vavonyia, car il est nécessaire que le missionnaire, après ses courses dans les bois, trouve au moins un endroit où il puisse se reposer. D'ailleurs, à Vavonyia même, nous avons une chrétienté assez florissante. Sur mon ordre, le P. Antony a posé les fondations de la nouvelle maison et plus tard, quand nos ressources nous le permettront, nous changerons le style ceylanais de l'église actuelle en un style un peu plus conforme aux règles de l'art.

* * *

Enfin, après avoir donné trois mille trois cent soixante-dix-huit confirmations, il était temps de rentrer à Jaffna.

Table générale et alphabétique des matières

CONTENUES DANS LES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

Années 1895, 1896 et 1897

A

Alaska.—Les sœurs de Sainte-Anne dans l'Alaska.....	125
— Mission de Saint-Joseph d'Akulurak	243
— Mission de Sainte-Croix de Kosoriffeky.....	125, 331, 662
Ame.—L'âme d'un missionnaire 13, 99, 195, 301, 387, 493, 599, 685,	731
Arménie.—Les désastres d'Arménie.....	566
— La situation en Arménie.....	681
Athabaska-Mackenzie.—Lettre du R. P. Dupré, O. M. I.....	285
Athabaska.—Voyage dans le district Athabaska.....	736, 825

B

Baie d'Hudson.—Lettre du R. P. Fafard, O. M. I.....	426
Burgeat.—Lettre du R. P. Burgeat	50

C

Comptes-rendus.—Archidiocèse de Québec	3, 291, 589
— Diocèse de Montréal.....	7, 295, 593
— Diocèse des Trois-Rivières.....	10, 298, 596
— Diocèse de Saint-Hyacinthe.....	11, 299, 597
— Diocèse de Valleyfield.....	12, 300, 598

Corés.—Fleurs de Corée.....	166, 217, 346, 482, 524, 637, 714, 813
Côte d'Or.—Préfecture apostolique de la Côte d'Or.....	50

D

Dahomey.—A travers le Dahomey.....	833
Désastres.—Les désastres d'Arménie.....	566
Dupré.—Lettre du R. P. Dupré, O. M. I.....	285

E

Estuaire du Gabon.....	583
------------------------	-----

F

Fafard.—Lettre du R. P. Fafard, O. M. I.....	426
Fleurs de Corée.....	166, 217, 346, 482, 524, 637, 714, 813

G

Gabon.—Vicariat apostolique du Gabon.....	70, 161
Galons et scapulaire.....	96
Grouard.—Lettre de Mgr Grouard, O. M. I., Vic. apostolique.....	736, 825

H

Hier et aujourd'hui ou le nouveau diocèse de Jaffna.....	856
--	-----

J

Jaffna.—Récit de Mgr Joulain.....	856
-----------------------------------	-----

L

Lemoine.—Lettre du R. P. Geo. Lemoine, O. M. I.....	415
Leroy.—Lettre de Mgr Leroy.....	70, 96, 161, 583
Lettre d'un missionnaire.....	415

M

Martin.—Voyage du R. P. Martin dans le Dahomey.....	833
Missions d'Asie.....	43, 273, 575
— d'Afrique.....	50
— Sainte-Croix, (Alaska).....	125, 331, 662
— Saint-Joseph, (Alaska).....	243
— de la Baie d'Hudson.....	426
Mutel.—Lettre de Mgr Mutel, V. A. de Corés.....	43

N

Nempon.—Vie du Père Nempon. L'âme d'un missionnaire.....13, 99
196, 301, 387, 493, 599, 685, 781

P

Patati-Patata..... 445
Pelckmans.—Lettre de Mgr Pelckmans, capucin..... 273
Préfecture apostolique de la Côte d'Or..... 50

R

Révolution.—La révolution du Cap Estérias.....70, 161

S

Scapulaire.—Galons et scapulaire 96
Sœurs de Sainte-Anne de Lachine dans l'Alaska.....125, 243, 331, 662

T

Tonkin.—Vicariat apostolique du Tonkin.301, 387, 493, 599, 685, 781

V

Vicariat apostolique de Corée.....43, 575
— du Gabon.....70, 161
— Athabaska-Mackenzie.....285, 736, 825
— du Tonkin.....301, 387, 493, 599, 685, 781
Vie du Père Nempon13, 99, 196, 301, 387, 493, 599, 685, 781